Bulletin de la Sabix
Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École polytechnique

33 | 2003
De la Moscovie à l'Empire russe : le transfert des savoirs européens

Le transfert des connaissances et les réformes de Pierre Ier

Irina Gouzévitch

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/sabix/413
DOI : 10.4000/sabix.413
ISSN : 2114-2130

Éditeur
Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée
Date de publication : 1 mai 2003
Pagination : 74-121
ISBN : ISSN N° 2114-2130
ISSN : 0989-30-59

Référence électronique
Irina Gouzévitch, « Le transfert des connaissances et les réformes de Pierre Ier », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 33 | 2003, mis en ligne le 05 novembre 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/sabix/413 ; DOI : https://doi.org/10.4000/sabix.413

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

Le transfert des connaissances et les réformes de Pierre I^er^

Irina Gouzévitch

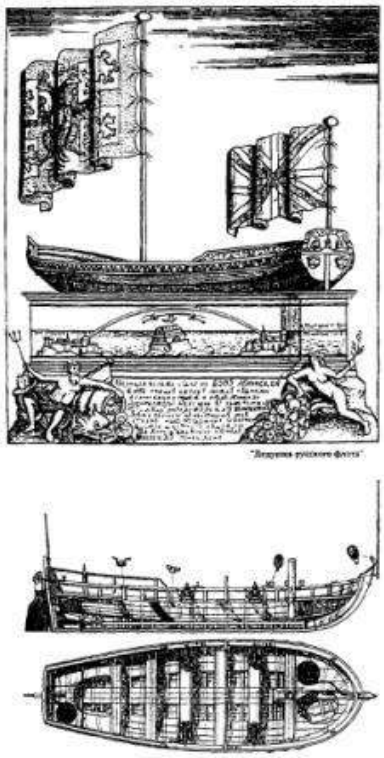
1 Après des années de torpeur, l'éveil est brutal et douloureux. Les changements qui s'ensuivent semblent parfois dépasser les limites de l'imaginaire. Propulsé par la volonté intrépide d'un seul homme entouré d'une poignée d'adeptes, le pays réalise un bond sans précédent : en quelques décennies, il passe directement du Moyen Age à l'époque moderne.

2 Petr, fils d'Aleksej Romanov, généreux et cruel, convivial et despotique, est à la fois le nerf, l'esprit et le muscle moteur des réformes qu'il mène d'une main de fer en écrasant tous ceux qui s'opposent à sa volonté.

3 « Le tsar-Antéchrist » est-il appelé par ceux de ses sujets qui voient leur monde habituel s'écrouler autour d'eux sans apprécier pour autant les avantages du progrès illusoire vers lequel on les traîne de force. D'autres, séduits par son énergie fulgurante et par son pragmatisme diligent, se lancent dans le tourbillon des changements, l'aidant, le suivant, marchant à ses côtés. Pour ceux-ci, que le temps rend de plus en plus nombreux, il est « le tsar-charpentier », « monsieur le bombardier », compagnon, camarade, coéquipier ...

4 C'est l'expérience des deux campagnes d'Azov, forteresse turque qui coupait aux Russes l'accès à la mer noire, qui marque le début d'une politique nouvelle. L'échec de la première (1695), révèle au tsar l'état obsolète et insuffisant de ses techniques militaires exploitées, de plus, d'une façon peu efficace. La victoire remportée de justesse dans la deuxième (1696), lui démontre la fragilité qui vient de la dépendance vis à vis des experts étrangers. Il en conclut qu'il faut réformer tout le système du transfert et créer un contingent de spécialistes susceptibles d'assurer la succession.

Le bateau de Pierre Ier. Gravure d'A.F. Zubov (1722) et dessin contemporain



Documentation I. Gouzévitch

5 Pour faire face au plus urgent, il met en mouvement tous les leviers du pouvoir hérités des prédécesseurs, mobilise toutes les réserves disponibles, et active toutes les filières traditionnelles du transfert technique. Cependant, autant les efforts entrepris sont démesurés, autant le rendement se révèle insuffisant. Les besoins de la défense à eux seuls changent complètement d'échelle, de telle sorte que les réseaux traditionnels exploités à fond, s'étranglent sans pouvoir satisfaire cette nouvelle demande. En effet, que peuvent les quelques dizaines de spécialistes étrangers en comparaison des centaines voire des milliers d'experts réellement indispensables pour construire une flotte de guerre ? Que peuvent les quelques étudiants russes s'instruisant dans les universités européennes là où l'urgence et l'énormité des travaux en réclament un nombre d'ordre infiniment supérieur, et dans une multitude de professions pratiques très éloignées du cadre académique ? Techniciens d'abord, intellectuels après, ainsi pourrait-on résumer la tactique implicite du gouvernement russe à cette époque où les jours comptent pour des années. Que permet l'importation d'objets matériels à l'unité alors qu'on a besoin d'équipements, matériaux, armements, munitions en quantités industrielles, et ceci dans l'absence ou l'insuffisance des industries locales correspondantes ?

6 Pour trancher ce nœud gordien, on avait besoin d'une solution qui sorte de l'ordinaire. Et une telle solution fut trouvée. L'opération dont le déroulement et les résultats ont donné au transfert technico-scientifique une envergure jusqu'alors inimaginable et ont conféré aux réformes pétroviennes leur caractère sismique et irréversible, est connue sous le nom de la Grande Ambassade (GA) [24].

La Grande Ambassade : le voyage qui marque les débuts d'une époque nouvelle

7 La GA dura 535 jours. Elle nécessita six mois de préparatifs. Et il fallut douze autres mois pour que rentrent définitivement dans leur pays ceux de ses membres qui s'étaient attardés dans les différentes parties de l'Europe pour achever leurs diverses missions. 200 participants constituèrent son noyau dur. En tout, environ 2000 personnes furent d'une façon ou d'une autre entraînées dans son orbite pendant tout le voyage. 900 à 1000 représentants des divers Etats européens trouvèrent des emplois au service de la Couronne. L'entretien de la GA coûta au trésor moscovite plus de 200000 roubles. Le coût global de l'opération représenta environ un quart du budget national de l'Etat russe. Parée de tous les apanages d'une mission diplomatique de son temps, elle différa radicalement des multiples opérations de ce genre pratiquées partout en Europe par son objectif principal inédit consistant à recueillir l'information sur les réalisations européennes en matière de techniques et de sciences, et cela par tous les moyens légaux que pouvait offrir son statut diplomatique officiel, et par tous les biais informels voire quasi illégaux qu'une telle couverture pouvait dissimuler. Présent dans ses rangs d'une façon officieuse, le tsar l'orchestrait selon ses intentions et lui donnait une légitimité que ses interlocuteurs européens pouvaient difficilement contester. Cette vaste opération permit l'accumulation et le transfert massif et organisé de connaissances, véhiculées vers la Russie par toutes les filières disponibles ou constituées sur place grâce à une situation unique en son genre, la présence simultanée en Europe d'une population active et énergique de jeunes Russes, représentative de toutes les couches sociales de la Moscovie, du souverain au serf, en nombre jusqu'alors inimaginable.

8 Entraînée par la logique même des contacts, la mission éducative et cognitive initiale de la GA déborda fortement les seuls domaines technico-militaires. Il en résultat que, outre l'information technique et militaire, la Russie importa chez elle, dans le même « panier », une énorme masse de connaissances relatives à toutes les sphères de la civilisation européenne : l'art figuratif et appliqué, le théâtre, la littérature, la religion, l'administration, la science et son organisation, le cérémonial, le costume, la politique, la gastronomie, les langues, les finances et les banques, le droit, l'économie, la médecine, les éditions périodiques, la géographie, les collections, la musique, l'agriculture, l'architecture, l'ethnographie, le jardinage, la muséographie, l'assistance sociale naissante, l'instruction et l'éducation, la diplomatie, etc. Importées en quelque sorte « en vrac », toutes ces « acquisitions » posèrent un grand problème quant à leur assimilation sélective. Le contenu de ce fameux « panier » peut être caractérisé dans son ensemble comme une civilisation européenne transférée en Russie sous une forme matérielle d'objets et sous la forme virtuelle des représentations qu'amenèrent dans leurs têtes les quatre cents membres de la GA ayant visité l'Europe. L'impact de tous ces acquis sur la mise en place de la culture de l'Empire russe est difficile à estimer. La GA qui est à l'origine de ce transfert, est donc à l'origine du caractère européen que prendra la nouvelle culture impériale.

La naissance du livre laïc

9 Cependant, malgré son importance capitale dans l'œuvre de transfert, la Grande ambassade avait un caractère épisodique et donc inopérant sur le long terme. Pour asseoir solidement sur le sol russe les initiatives pionnières inspirées par elle, le transfert régulier des savoirs scientifiques et techniques s'avéra indispensable. Il devint même impératif quand le pays s'engagea dans une longue et pénible guerre avec la Suède (1700-1721). La guerre dura vingt ans et nécessita la mobilisation de toutes les ressources humaines et économiques, ainsi

10 que la réorganisation globale des systèmes techniques existants. S'approprier massivement l'expérience européenne dans la sphère militaire et para-militaire, la rendre immédiatement opérationnelle, tel fut l'enjeu de l'opération éducative et communicative qui se concrétisa au premier XVIII[e] siècle. Dans ces conditions la mainmise sur la parole écrite, élément fondateur de la communication formelle, s'imposa comme une priorité quasi absolue. Former et informer, enseigner et renseigner, persuader et dissuader, toutes ces fonctions multiples du texte furent mobilisées par les réformateurs au profit de la victoire et du prestige national. Les consommateurs de l'écrit augmentaient en nombre. Dans le domaine qui nous intéresse, l'armée et la marine, le génie militaire et l'hydrotechnique, les industries et les manufactures, le bâtiment et l'architecture, l'administration et l'enseignement technique, furent autant de consommateurs naturels des connaissances spécialisées présentées de façon systématique et assimilable, autrement dit sous forme d'instructions, de manuels et de règlements de toutes sortes. En l'absence de travaux originaux, des compilations traduites étaient bienvenues à condition d'être publiées et diffusées massivement et rapidement. Afin d'organiser cette production il fallait résoudre cinq problèmes liés les uns aux autres :

- s'affranchir du tabou traditionnel sur la publication des livres laïcs en langue russe littéraire, fonction que remplissait alors l'ancien slavon ;
- créer une nouvelle langue littéraire mieux adaptée que l'ancien slavon aux besoins du livre laïc, technique en premier lieu, et pour ceci :
- élaborer un nouvel alphabet et passer définitivement à l'utilisation des chiffres arabes ;
- assurer la recherche et la sélection des ouvrages nécessaires en langues européennes ;
- former une équipe de spécialistes susceptibles de résoudre ces problèmes.

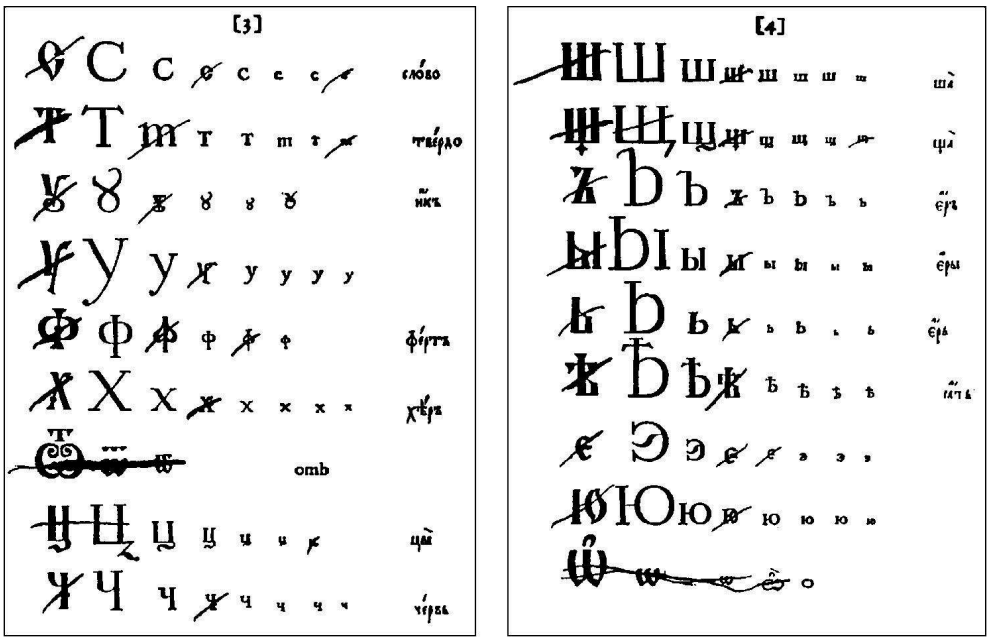
L'alphabet civil, rejeton de la guerre

11 Le pas décisif dans cette direction peut être daté avec une relative précision. Le décret du 1er janvier 1708 rend officiel et public le nouvel « alphabet civil » imposé dorénavant comme obligatoire pour la publication des livres laïcs. Le rêve de plusieurs années et le travail de plusieurs mois se voient ainsi matérialisés en une petite colonne de caractères dont l'introduction marque un tournant capital dans l'histoire de la culture russe. Pour comprendre l'essence révolutionnaire de cette action, rappelons en grandes lignes le paysage linguistique de l'époque d'une part, et le contexte de l'an 1707 russe de l'autre.

Le paysage linguistique

12 L'ancien slavon qui faisait alors foi et loi parmi les lettrés russes avait déjà 700 ans. Langue universelle de la chrétienté orthodoxe dérivée de l'idiome bulgare de Macédoine que parlaient Cyril et Méthode[1], elle arriva dans la Russie ancienne au moment du baptême de celle-ci (998) comme langue des textes sacrés, des liturgies et des offices religieux. Ce statut exclusif fit du slavon l'unique langue littéraire de la Moscovie qui, tout en possédant son vernaculaire propre, fonctionnait de fait en régime de diglossie. Car le russe écrit du XVII[e] siècle, sans accéder au niveau de la langue littéraire, fut relégué aux domaines plus prosaïques des écritures administratives, commerciales et épistolaires. Versée sur le papier, l'éloquence slavone se para d'un somptueux graphisme digne de sa haute destination, à la fois ornemental et peu lisible, déployé en une chaîne continue et alourdi par de nombreux signes diacritiques. Que ce graphisme et cette langue de parade figés depuis des siècles fussent inopérants pour sa nouvelle politique éditoriale, le tsar s'en rendit compte à ses premières tentatives de briser le monopole de la « parole divine ». Ce sentiment se concrétisa probablement au vu des livres et des journaux occidentaux consultés lors de la Grande Ambassade. Les lexicons et les grammaires russes publiés à Amsterdam où les alphabets cyrillique et latin se côtoyaient lui permirent de constater à quel point le premier était encombrant et peu économique comparé au second.

L'ancien cyrillique est remplacé par l'alphabet civil : fragment du nouvel alphabet avec les corrections faites de la main de Pierre I[er.]



13 Les imprimeurs hollandais peu habitués à manipuler ces étranges caractères d'aspect alambiqué éprouvaient de grandes difficultés dans leur pratique quotidienne. D'instinct, et peut-être pour se simplifier le travail, ils essayèrent de les arranger selon un mode qui leur était plus familier, en affinant certains traits, en arrondissant d'autres, en supprimant des crochets aux troisièmes, à l'image de l'antiqua latine, caractères d'impression utilisés alors partout en Europe.

14 Cependant, cette « piste hollandaise » évoquée par Tred'jakovskij en 1749 et creusée par Pekarskij en 1862 fut entièrement abandonnée dans les années 1940 au profit du concept nationaliste [45-2, p. 642-649 ; 58, p. 242]. Ignorant les Hollandais et leurs caractères cyrilliques, les historiens soviétiques ont mis en relief le rôle qu'avaient joué dans l'élaboration de l'alphabet civil les écritures moscovites du début du XVIII^{e} siècle [2 ; 50]. Ces écritures furent de deux types : *cursive* utilisée dans la pratique courante, et *lente* servant les buts officiels, plus soignée et plus proche du style imprimé. Ces deux écritures reflètent effectivement les processus qui s'opéraient dans la pratique manuscrite de la période où les échanges s'accéléraient, où le volume des écritures administratives et diplomatiques ne cessait de croître, où plus nombreux devenaient les gens cultivés qui s'emparaient de la plume pour échanger des correspondances ou coucher sur le papier leurs impressions personnelles. A commencer par le tsar qui, malgré l'insuffisance de sa culture philologique fut l'un des hommes les plus épistolaires de son temps. Parmi les innovations apportées à la cursive moscovite, un spécialiste comme Shicgal cite l'abandon des éléments caractéristiques de l'ancienne écriture russe *(« ustav »* et *« poluustav »)* et de l'écriture cursive grecque. Plus arrondie et plus fine, la cursive moscovite aurait également subi l'influence des prototypes latins, notamment de l'antiqua. Logiquement ce constat ne fait qu'affiner le rôle de l'antiqua latine. En fin de compte, cette dernière aurait inspiré l'alphabet civil russe par trois voies différentes : à travers les imprimés hollandais, à travers la cursive et l'écriture lente moscovites et enfin, directement. Dans sa publication de 1981 Shicgal fait bien ressortir cette triple influence : sur 33 caractères de l'alphabet civil, version 1708, il n'y en a que trois **(к, ц, щ)** issus directement de la cursive moscovite et deux **(ж, з)** issus de l'ancien cyrillique ; trois autres semblent être directement inspirés par les prototypes latins alors que les 25 restants relèvent à la fois de la cursive moscovite et de l'antiqua latine [50, p. 11]. Cette conclusion redresse le tableau : elle met en évidence le caractère synthétique complexe du nouvel alphabet inspiré par des prototypes multiples d'origines à la fois cyrilliques et latines, image qui semble tout à fait conforme à l'esprit et au style de l'époque pétrovienne.

Pourquoi l'an 1707 ?

15 Le travail de mise au point du nouvel alphabet prit trois ans, de 1707 à 1710, et s'effectua en trois temps, et ceci sur le fond de plus en plus assombri par l'escalade du conflit militaire avec la Suède. Le tsar pilota du début à la fin l'élaboration de sa composition et de son graphisme. L'histoire documentée de l'alphabet civil débuta la veille du nouvel an 1707 à Zholkva, petite bourgade polonaise près de Lvov, qui pendant les quatre mois suivants accueillit le tsar et sa suite absorbés par des négociations diplomatiques.

16 Dans le calme trompeur de l'année 1707, sous-tendu par le pressentiment du danger imminent, les dispositions relatives à l'alphabet civil s'alternent voire s'entremêlent avec les ordres de caractère strictement militaire concernant, avant tout, l'équipement et l'entraînement de l'armée et les travaux de fortification. Les dessins originaux des caractères nouveaux furent réalisés, toujours à Zholkva, en janvier 1707 par l'Allemand Kuhlenbach, dessinateur et ingénieur militaire de l'état-major de Menshikov. Le rôle de Kuhlenbach est toujours discuté. Selon Kaldor il perfectionna les ébauches des nouveaux caractères, mit au point leur figuration finale et donc il coopéra avec le tsar à la création d'une oeuvre originale. Shicgal au contraire insiste sur le caractère

secondaire, purement technique du travail de l'Allemand qui selon lui ne fit que mettre sur le papier les indications ponctuelles du monarque [28-1, p. 324 ; 50, p. 12]. Le premier des deux historiens n'est-il pas plus proche de la réalité lorsqu'il conclut, tout en soulignant le rôle innovateur et initiateur de Pierre Ier :

> « Obviously, the grazhdanskij shrift was the product of the labor of many men - the precursors on copper plates, Russian draftsmen, Dutch engravers, Russian designers and craftsmen. » [28-2, p. 136].

17 Les dispositions relatives au nouvel alphabet ponctuent l'itinéraire sinueux du tsar qui deux ans durant ne cesse de sillonner la Russie occidentale et la Pologne entre Zholkva, Kazemir, Lublin, Varsovie, Tikotin, Grodno, Vilna, Merech, avec de courts sauts dans ses ancienne et nouvelle capitales. Les changements qui y furent progressivement apportés jusqu'à ce qu'on aboutisse à la version définitive de la *Figuration des écritures slavones anciennes et nouvelles imprimées et manuscrites* approuvée par le tsar le 29 janvier 1710, témoignent des tâtonnements et des hésitations des innovateurs qui expérimentaient dans un domaine peu connu.

18 Simplifier l'alphabet en le rapprochant de la phonétique et donc en éliminant les graphèmes désignant le même son s'avéra une tâche plus compliquée qu'on ne le pensait, compte tenu de l'orthographe historique. De 41 lettres de l'ancien alphabet, il ne resta d'abord que 32, puis leur nombre augmenta de nouveau jusqu'à 38, en ne laissant de côté que 3 lettres grecques ѡ (« oméga »), ѱ (« psi ») et ѳ (« ot »). Il fut de même avec les signes diacritiques, eux aussi d'origine grecque éliminés dans la première version de l'alphabet, ensuite réintégrés, enfin supprimés définitivement, - et ceci dans l'espace de quelques mois.

19 L'orientation clairement anti-ellinophile de cette réforme qui visait à débarrasser l'alphabet slave des alluvions grecques des époques précédentes, témoigne de la part prise par le tsar dans son ancien corps à corps avec l'opposition cléricale, combat dont l'issue longtemps incertaine s'acheva, sur ce terrain philologique, par un compromis formalisé dans la dernière version de l'alphabet civil. L'entreprise graphologique de Pierre Ier apparaît en effet comme un geste profondément politique défiant intentionnellement la fameuse « piété slavono-grecque » dont l'attachement au graphisme archaïque manifestait la fidélité à l'orthodoxie orientale. L'ancienne dispute entre les grécophiles et les latinisants se vit ainsi ressuscitée, encore que la latinophilie du monarque russe avait une connotation très particulière mise en évidence par les historiens du groupe de Lotman. Ceux-ci voyaient dans les réformes sémiotiques du tsar l'idée d'assimiler la Russie transfigurée non pas à la Rome chrétienne mais à la Rome impériale.

20 Cependant, si l'adoption du nouvel alphabet dépossédait l'église orthodoxe de l'un des principaux leviers de son pouvoir, le monopole du texte imprimé, l'offensive du tsar contre l'ancienne culture commença bien avant 1707, au lendemain du décès du patriarche Adrien survenu le 15 octobre 1700. Sans supprimer pour autant l'institution du patriarcat (l'acte gouvernemental ne viendra qu'en 1721), il profita de la mort de ce contestataire de sa jeune politique pour affaiblir l'institution en désignant un patriarche par intérim au pouvoir réduit. Par le décret du 24 janvier 1701 il marqua un autre coup sensible à l'indépendance de celui-ci, en lui soustrayant son administration autonome, le Bureau du patriarcat, qui gérait les biens de l'église, imprimeries comprises. L'Administration des Monastères, organisme parfaitement civil qui la supplanta, fut placée sous le contrôle du tsar. Puis le boyard Musin-Pushkin, l'ancien

voïvode d'Astrakan et homme laïc, en prit la direction, succédant à ce poste au patriarche décédé. Et Fedor Polikarpov, homme lettré et pieux mais profane, alors correcteur à l'imprimerie de Moscou, fut nommé directeur à la place de l'hiéromoine Timofej destitué.

21 Ces deux personnages qui jouèrent un rôle de pointe dans l'histoire du livre civil russe étaient donc déjà en place sept ans avant que le travail sur le nouvel alphabet ne débutât. Que le tsar ait attendu si longtemps avant d'attaquer la réforme graphique s'explique bien par la guerre du Nord : une série de batailles perdues semble autant de raisons plausibles pour le détourner des problèmes philologiques. Qu'il s'y soit lancé l'année précédant la bataille de Poltava contre Charles XII, semble non moins plausible. Dans la situation où la sécurité du pays fut compromise, un petit jeu de caractères - clairs, simples, lisibles, économiques, faciles à manier - devint l'arme qui l'aida à trancher *de facto* sur le monopole de la parole au moment où la mainmise sur les moyens d'impression devenait militairement, politiquement, idéologiquement et économiquement vitale.

22 L'urgence de l'opération imposait des mesures exceptionnelles. La « piste hollandaise » réapparaît à propos de la seconde étape, le moulage en métal des caractères dessinés, autrement dit la fabrication des matrices, poinçons et lettres. Impatient d'obtenir le jeu de nouveaux caractères, le tsar met en compétition les imprimeurs russes et hollandais qui durant le printemps 1707 s'appliquent à lui donner satisfaction. Dans la capitale russe (qui dès l'avril procède à la fortification de ses enceintes en prévision du siège éventuel), le travail est confié au maître Mihail Efremov et à ses deux compagnons, Grigorij Aleksandrov et Vasilij Petrov, tous fondeurs de types de l'Hôtel de l'imprimerie de Moscou. A Amsterdam, la commission passe par Christopher Brant, entrepreneur et agent de recrutement officiel du gouvernement russe qui, tant que dure l'affaire, assure la liaison entre le commanditaire royal et les imprimeurs locaux. Ainsi, en juin 1707 le tsar, campé à Lublin, reçoit de lui les échantillons des caractères de taille moyenne réalisés par les artisans hollandais. Les comparant aux échantillons soumis par Efremov, Pierre I[er] choisit les premiers, techniquement et esthétiquement mieux façonnés, et donne l'ordre d'arrêter la fabrication des nouveaux caractères et la composition des abécédaires en cours d'impression à l'Hôtel de l'imprimerie de Moscou.

23 Vers la fin de 1707, arrivent en Moscovie trois imprimeurs d'Amsterdam : le compositeur *Indrich Silbach,* le compagnon-toucheur *Johann Foskul* et le fondeur de types *Anton Demey,* engagés pour trois ans afin de commencer le travail d'impression et former les spécialistes russes. Ils apportent avec eux leurs équipements, à savoir : trois alphabets de « lettres russes nouvellement inventées » avec poinçons, matrices et formes, plus deux presses avec toutes sortes de manipulations. Ceci comprend 144 livres de caractères de grande taille, 214 livres de caractères de taille moyenne et 233 livres de caractères de petite taille. Ces assortiments de caractères de fabrication hollandaise auxquels se joindront en 1708-1709 les lettres complémentaires serviront à imprimer tous les livres laïcs du premier XVIII[e] siècle. Quant à l'alphabet civil, les modifications ultérieures qui y furent apportées aux différentes époques n'ont visé qu'à le perfectionner en l'adaptant progressivement aux besoins de la langue en évolution.

24 Ainsi fut franchi le Rubicon. N'ayant pas réussi à surmonter la représentation traditionnelle du livre ancien comme un acte de concile - le graphisme de l'ancien slavon et la langue même semblaient résister à cette violation - le tsar, au moment

militairement et politiquement décisif de la vie de son État, contourna tout simplement l'obstacle en reportant son action sur un terrain inoccupé. Pierre I[er] atteignit ainsi deux objectifs : il confina l'ancien slavon à son fief traditionnel, la littérature religieuse, et il se débarrassa de sa bride contraignante dans le domaine qu'il avait urgence à développer.

La numérotation arabe

25 Il fut plus facile d'imposer la numérotation arabe qui coexistait déjà avec la numérotation russe traditionnelle (représentation par lettres) durant le siècle précédent. Les graveurs sur bois et sur cuivre furent, semble-t-il, parmi les premiers à en faire l'usage, notamment dans la datation de leurs planches ou dans la pagination. Le traité de Wahlhausen, *La science et l'art de différentes sortes de formations des troupes* [60], publié à Moscou en 1647, serait le premier livre imprimé dans la Moscovie à porter des chiffres arabes. En 1703 sortit de l'imprimerie *L'Arithmétique* de Magnickij, ouvrage également xylographié qui utilise cette nouvelle numérotation sauf pour la pagination [19]. Quant aux autres exemples de la même époque, ils se situent entre les deux et ne se distinguent que par le degré de l'incorporation desdits chiffres. Détail important : souvent il s'agit des imprimés parus soit sur les territoires occidentaux indépendants intégrés ultérieurement (Kiev, Lvov), soit à l'étranger (essentiellement en Hollande). L'histoire du traité de Wahlhausen a notamment ceci d'intéressant que sa publication fut prise en charge par deux imprimeries qui se répartirent les fonctions : celle de Moscou s'occupa du texte alors que la page de titre et les nombreuses planches qui l'illustraient furent gravées en Hollande. Ces planches portent souvent des chiffres arabes. Cette même numérotation apparaît dans le corps du texte dès que (et uniquement lorsque) ce dernier renvoie à une planche. Autrement dit, la nécessité d'incorporer les illustrations gravées en Hollande incita les éditeurs russes à utiliser la numérotation arabe.

26 L'usage des chiffres arabes dans les imprimés du deuxième XVII [e] siècle est lié, entre autres, au rattachement de l'Ukraine, surtout en matière de gravure des cartes et des plans, des dessins et des pages de titre. La provenance ouest-européenne de la plupart des ouvrages mathématiques russophones, manuscrits comme imprimés, qui circulaient dans les terres moscovites sous forme de traductions et où la numérotation d'origine fut tout simplement maintenue, favorisa aussi l'assimilation des chiffres nouveaux.

Quand la plume équivaut à l'épée, ou le livre - instrument de la victoire

27 En 1703 on imprime à Moscou, outre *L'Arithmétique* de Magnickij, *Les Tables des logarithmes et des fonctions trigonométriques* composées par le même Magnickij en collaboration avec les Écossais Farquharson et Gwynne. A partir de 1708, où l'on publie le 17 mars l'ouvrage intitulé *« Geometrija slavenski zemlemerie »* [65], la publication de cette littérature progresse rapidement. Investi d'une valeur symbolique multiple, ce premier-né de l'impression civile russe qui connut trois rééditions immédiates (1708, 1709 et 1725) nourrit l'imagination des historiens qui se sont appliqués à retracer son histoire morcelée. Si sa primauté fut établie en 1834, l'auteur de l'original en allemand

qui servit de source à la version russe ne devint vraiment connu qu'en 1949. Les initiales A.E.B.V.P. qui le désignaient dans la première édition de l'ouvrage *Ertzherzogliche Handgriffe des Zirckels und Lineals* paru à Vienne en 1686, cachaient le dénommé Anthon Ernst Burckhardt von Purkenstein, « glorieux mathématicien de Sa Majesté l'Empereur romain Joseph Ier » [17, p. 140].

28 Le nom du traducteur (J. Bruce), la date de l'impression (17 mars 1708) et le rôle du tsar dans l'affaire (instigateur, promoteur, correcteur et rédacteur en chef) se précisèrent dans les travaux des années 1950. La distribution des rôles entre les responsables de l'édition (Polikarpov et Musin-Pushkin) fut reconstituée grâce à leurs correspondances professionnelles ainsi qu'à celle du tsar. Celles-ci permirent de retrouver les noms des maîtres hollandais, exécutants techniques du projet (trois imprimeurs cités par Pekarskij et le graveur Peter Pickaerdt). Enfin, S. Fel', ayant décrit chacune des trois éditions de la *Géométrie* parue sous deux titres différents dissemblables en format, volume et contenu, rectifia de nombreuses confusions dues aux attributions contradictoires [17].

29 Outre les expériences sur le graphisme, cet ouvrage servit à tester, d'une édition à l'autre, les différentes formes et éléments de présentation polygraphique, et à donner au livre civil russe sa nouvelle physionomie. C'est ainsi que la *Géométrie* de mars 1708, quoique éditée gracieusement, perdit dans sa deuxième version de novembre 1708, sa belle reliure et sa tranche d'or, ses gros caractères et ses marges espacées, ses vues des châteaux et forteresses hongroises complémentaires aux dessins géométriques, et sa collection de 122 planches en annexe. La réédition de février 1709 parue sous le titre original *Les procédés du compas et de la règle* hérita de la version précédente ses dessins géométriques intégrés dans le corps du texte et ses petits caractères. Son format se rapproche de celui de guide »de poche« (15 x 9 cm contre 19,5 x 15,5 cm de la version du mars 1708) alors que son volume s'épaissit (353 pages contre 233) grâce au nombre accru de dessins (181 contre 122) et à l'incorporation de deux chapitres additifs. L'un d'eux portant sur la transformation des figures planes en d'autres figures isométriques comprenait 39 problèmes géométriques. Le second fut consacré à la description des diverses façons de construire le gnomon. Leur paternité n'est pas encore définitivement prouvée : on attribue hypothétiquement la rédaction du premier à Jacob Bruce et du second - à Pierre Ier.

« …l'art de l'imprimerie étranger … »

30 L'histoire de cet ouvrage est typique pour l'essentiel de la production polygraphique parue entre 1708 et 1711. Pekarskij insiste sur le fait que ledit livre fut

> « imprimé par les Hollandais qu'on fit venir d'Amsterdam exprès pour les affaires d'impression et qui amenèrent avec eux trois abécédaires <jeux de caractères - I.G.> de lettres russes nouvellement inventées. Gérer et corriger l'art de l'imprimerie étranger fut confié au correcteur Fedor Polikarpov » [45-2, p. 179].

31 Or l'art de l'imprimerie en Russie comptait déjà, malgré tous les retards, plus d'un siècle et demi. Pour qu'on le perçoive comme un art étranger, différent de ce qu'on connaissait, ne devait-il pas s'agir des technologies, des équipements, des matériaux, et donc des savoir-faire, tout à fait originaux transférés sur le sol russe pour inaugurer un domaine novateur ? La réponse paraît évidente : le livre civil russe fut l'œuvre du transfert technique comme le furent d'innombrables autres innovations de Pierre Ier.

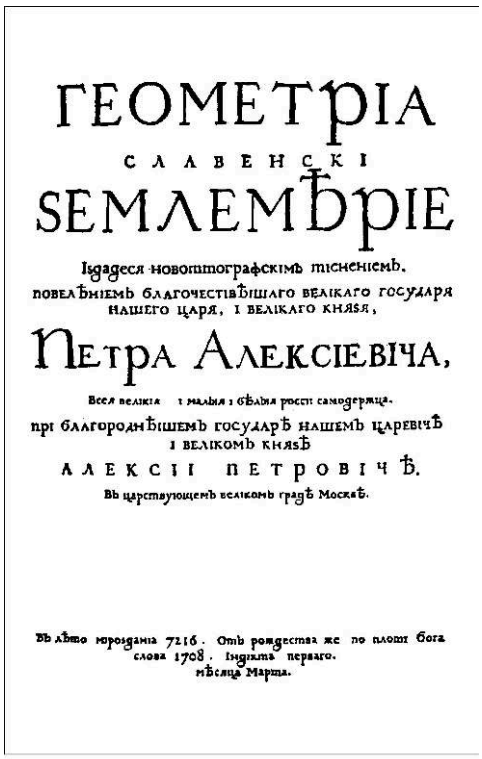
32 En novembre 1701, quand l'imprimerie de Moscou, ce fief de la parole divine, est placée sous la direction de Polikarpov, son équipement date de plus de vingt ans. Pourtant elle s'ouvre alors aux thématiques laïques. Elle publie les *Tables de logarithmes* (1703), le *Lexicon trilingue* (1704) et une collection de feuilles volantes (relations sur les victoires des troupes russes, descriptions des arcs de triomphe, etc.). Le 2 janvier 1703 sort de ses presses le premier numéro imprimé du *Bulletin des affaires militaires et autres,* ancêtre des journaux russes, bien que peu périodique à l'époque. Produire une telle publication mobile à caractère fluide et répétitif impose au matériel fatigué des efforts qui précipitent son usure et sapent irréversiblement les anciens procédés et façons de faire. La banalisation du contenu destiné à informer rapidement entre en conflit avec le graphisme pompeux et inintelligible des anciens types cyrilliques.

33 Les changements radicaux ne s'enclenchent qu'en 1707 : l'introduction de l'alphabet civil les rend impératifs ; la venue des Hollandais leur donne une poussée décisive. Pierre I[er] n'est pas dispendieux. S'il paie les compétences étrangères cinq fois plus cher que les imprimeurs locaux, c'est qu'il juge l'investissement rentable. Toutefois au bout d'un an, les deux presses importées qui prennent la surcharge des premières commandes selon le mode nouveau, ne suffisent plus. En février 1709 arrive l'ordre d'en construire six autres « d'après les modèles d'Amsterdam » .

34 A cette époque l'imprimerie se dote d'un atelier de gravure qui sera transféré du Palais des Armures avec son équipement et son personnel, le maître graveur Peter Pickaerdt, ses compagnons Heinrich Dewitt et Ivan Zubov, 6 graveurs, 9 imprimeurs et 3 tamponneurs. Renforcé et modernisé de la sorte, l'Hôtel de l'imprimerie de Moscou devient durant cette période initiale un vrai promoteur du livre civil. Il devient également la pépinière des imprimeurs compétents que Pierre I[er] réclame, avec l'une des presses et quelques jeux de caractères, lorsqu'en 1711 il décide d'ouvrir une imprimerie à Saint-Pétersbourg. Suivent une année plus tard le graveur Dewitt et 7 autres imprimeurs avec deux presses, puis en 1714, l'atelier de gravure en entier, avec Pickaerdt, ses élèves russes et l'équipement. Entre 1714 et 1719, cette nouvelle imprimerie double ses effectifs (46 personnes contre 86) et ses équipements (4 presses contre 7), et prend progressivement la charge essentielle des éditions civiles. Outre le *Bulletin* qui lui est définitivement confié, elle se spécialise en impression des manuels, des ouvrages sur l'art naval et militaire, des documents officiels, des calendriers, etc. Plus tard, elle fournira des équipements à d'autres imprimeries qui ouvrent quasi annuellement à Saint-Pétersbourg. De 1719 à 1721, une presse part au Sénat, une autre au Monastère d'Alexandre Nevskij, et une troisième est transmise à l'Académie maritime.

La première page de *Triode* édité par A..T. Neveza (Moscou,1591) en ancien cyrillique.

Geometria slavenski zemlemerie, page de titre en alphabet civil (La géométrie, Moscou, 1708)



35 Exactement comme celle de l'alphabet civil, l'histoire des premières éditions civiles parues entre 1708 et 1711 ressemble plutôt à une opération militaire montée et dirigée

à distance, avec ses conseils de guerre, son état-major et ses ordres descendant les échelons du commandement. Ses acteurs principaux, le tsar, Ivan Musin-Pushkin, Matvej Gagarin, Fedor Polikarpov, Peter Pickaerdt, sont en effet souvent séparés par des milliers de kilomètres, les deux premiers se déplaçant sans arrêt avec les troupes.

36 La campagne anti-suédoise rentrait dans sa phase décisive. Après les défaites infligées par Charles XII aux armées polonaise et danoise, alliées de la Russie, celle-ci resta à découvert devant la menace de l'invasion et s'apprêtait à rencontrer l'ennemi sur le champ de bataille. En prévision de cette confrontation à l'issue incertaine, le tsar, réaliste, espérait le meilleur et se préparait au pire. Il pensait donc défensive et offensive en même temps ce qui nécessitait le lancement des travaux de fortification sur des milliers de kilomètres d'une part, la préparation de l'armée au combat de l'autre. A ces fins il continuait à parcourir le pays, de Zholkva à Voronezh, de Novgorod à Kiev, en inspectant les travaux, en régissant le mouvement des troupes, en contrôlant le ravitaillement de l'armée et en commandant les opérations de reconnaissance. Les dates et les lieux de l'expédition des missives échangées à propos des traductions en cours et des travaux d'impression, mais surtout le ton toujours pressant et exigeant de ces lettres, confirment qu'il attachait à la réforme polygraphique une importance comparable à celle qu'il attribuait aux problèmes de l'armement, de la fortification ou de la logistique. Ainsi, sur les sept lettres qu'il adresse le 4 janvier 1709 à ses différents correspondants, de Sumy en Ukraine où il campe, quatre traitent des problèmes militaires et trois des livres à publier. Le 25 janvier il consacre aux livres deux lettres sur six. Mais la statistique la plus convaincante ressort de la chronologie des lettres relatives aux divers aspects de l'impression des livres que Musin-Pushkin envoie à Polikarpov, entre le 22 février et le 14 juillet 1709. Sur 18 lettres datées, 4 sont de février, 8 de mars (expédiées de Voronezh), 2 d'avril, 2 de mai (de Troickoe et d'Isum), 1 de juin et 1 de juillet (de Poltava). Toutes transmettent des instructions du monarque sur la façon de procéder et des incitations à faire vite, à envoyer les livres parus « sans lambiner » . Cependant, c'est celle de juin qui impressionne le plus, par le lieu (dans le convoi de Poltava), et la date (13 juin 1709), deux semaines avant la fameuse bataille de Poltava (27 juin 1709) qui, après des années d'échecs, va couvrir l'armée russe de gloire.

37 La plupart des historiens ont évoqué ce contexte militaire pour mettre en exergue l'énorme importance que le tsar prêtait à cette réforme puisqu'il s'en occupait *malgré la guerre.* Une formule plus radicale me semblerait plus opportune : il s'en occupait tellement durant cette période d'épreuves non pas malgré mais *à cause de la guerre.* Le bras de fer avec la puissance suédoise catalysa les premières initiatives, leur donna une pulsion accélératrice. Bref, la guerre sous-tendit la réforme polygraphique, aida à la mener à bien d'une façon si militante et dynamique parce que le tsar réalisa la force combative du texte, parce que le savoir disséminé par le livre-guide, le livre-compagnon, le livre-formateur et informateur fut perçu par lui comme une arme, comme un instrument indispensable de la victoire.

38 Les mesures prises ont rendu possible la publication, par le mode de composition typographique, des textes en langues européennes imprimés en caractères latins. Les textes bi et trilingues débordèrent le domaine des lexicons et des grammaires étrangères pour intégrer celui de l'information politique, telles les affiches et les pancartes annonçant les victoires militaires. Le perfectionnement des techniques d'impression permit, entre autre, de réduire les gabarits des presses. C'est ainsi qu'à partir de 1711, il existait à Saint-Pétersbourg une presse portative qui allait servir plus

tard à imprimer les feuilles volantes en caractères russes, latins et turcs lors des conflits militaires avec la Porte ottomane. Mises en route dans l'espace de cinq ans, de 1706 à 1711, toutes ces mesures préparèrent le terrain au transfert du savoir technique formalisé dans les imprimés. Pour atteindre cet objectif il fallait élaborer un langage approprié, convertible et adaptable au transfert des idées et des notions nouvelles. Un langage que la Russie pré-pétrovienne ne possédait pas. Logiquement, le pas suivant consistait à trouver ou à former les gens susceptibles d'affronter une telle tâche.

Les traducteurs et les traductions

39 La liste des traducteurs de l'époque pétrovienne établie à partir de plusieurs sources croisées comprend 69 noms. Sans prétendre à l'exhaustivité, elle est assez peuplée pour tenter le portrait collectif de ce groupe qui intervint si radicalement dans le processus de transfert. Mieux connaître ces gens en dehors et dans l'exercice de leurs charges permettra également de mieux cerner le paysage intellectuel complexe de l'époque pétrovienne, avec ses nombreux groupes d'intérêt rivaux, avec ses pôles d'influence et d'opposition, ses controverses idéologiques violentes et leurs porte-paroles véhéments.

40 On y voit effectivement à l'œuvre une constellation d'individus de tous âges dont les origines, l'éducation et le niveau culturel montrent une diversité telle qu'on est spontanément tenté de s'interroger sur ce qu'ils peuvent avoir en commun. Pensons aussi au fait que s'ils se sont engagés sur une voie innovatrice, ils n'ont pas débuté sur un terrain totalement vierge. En effet, l'idée de *translatio studii,* ou du transfert des savoirs, fondamentale pour la culture de la Renaissance, ne fut pas étrangère à leurs prédécesseurs. Rappelons que le mot latin *translatio* signifie à la fois le transfert et la traduction. Cette fonction doublement médiatrice constitue donc le premier lien entre les moines lettrés hellénisants et latinisants d'origine grecque, ukrainienne, biélorusse et polonaise, les fonctionnaires laïcs des diverses administrations civiles provenant des terres russes et occidentales, les prisonniers de guerre suédois et allemands, les « étrangers moscovites » de souche hollandaise, britannique, germanique, italienne et française, les Européens (mercenaires, entrepreneurs, techniciens) au service de la Couronne et les « pensionnaires pétroviens » , cette nouvelle élite technicienne russe formée dans les divers pays de l'Europe occidentale.

41 L'extrême diversité professionnelle constitue un autre trait spécifique de cette population qui dut rendre parlant et accessible pour les Russes l'héritage intellectuel des anciens et les réalisations des contemporains occidentaux dans les domaines les plus divers. Inabordable pour les gens d'une seule culture, cette tâche se prêta à l'effort collectif raisonnablement réparti entre enseignants et prédicateurs, secrétaires et scribes, commerçants et diplomates, ingénieurs et entrepreneurs, marins et hommes d'armes. Ils furent tous associés au vaste projet intellectuel du transfert du savoir par le royal commanditaire aux exigences parfois harcelantes. Moteur de cette affaire comme de tant d'autres, le tsar talonnait sans cesse ses traducteurs, les guidait, les entraînait par son exemple, ne dédaignant pas la routine des relectures et des avis écrits, encourageant ou blâmant selon le résultat. L'objectif visé était explicite : à l'aide des emprunts rapidement appropriés, lancer les bases d'un patrimoine susceptible de dynamiser ses réformes. Les procédés pour l'atteindre furent eux aussi typiques de sa façon d'agir : mobiliser à fond tous les moyens du bord et jeter les bases d'un nouveau professionnalisme.

42 Dans ce contexte, la nébuleuse d'individus recensés apparaît comme un échantillon à plusieurs strates et donc représentatif des milieux intellectuels de l'époque pétrovienne. Quatre catégories se distinguent plus ou moins nettement : *les traducteurs de métier, de vocation, de fortune et de conjoncture*.

Les traducteurs de fortune

43 La traduction ne fut pour eux qu'un exercice épisodique, sans lien apparent avec leurs fonctions et sans effet sur leurs carrières. En matière de philologie, ils étaient plutôt amateurs. Ils comptaient pourtant dans leurs rangs des gens cultivés ne dédaignant pas la plume mais que la traduction n'intéressait pas spécialement. Alors qu'est-ce qui les incitait à traduire ? D'abord, l'expérience européenne, point commun à la plupart de ces gens. Quelques observations inspirées par leur parcours relativisent le caractère fortuit de leur action de traducteurs. Les diplomates de haut rang en constituent la majorité, tels Ivan Shcherbatov (ministre en Espagne et en Angleterre), Savva Vladislavich-Raguzinskij (résident russe à Constantinople et à Venise, puis ministre en Chine), Petr Beklemishev (agent commercial russe à Venise, Hambourg et Lübeck). D'autres, comme Petr Tolstoj (marin, diplomate, voyageur), Aleksandr Golovkin (diplomate), Dolgorukov (issu d'une famille diplomatique noble), Mihail Zemcov (architecte), appartiennent à la population des « pensionnaires pétroviens » envoyés dans les divers pays européens pour y apprendre un métier. Pour le douanier (Petr Medvedev), le contact fréquent avec les Européens débarquant au port de Saint-Pétersbourg fait aussi partie de son quotidien.

44 Tous ont un esprit ouvert aux innovations, une curiosité en éveil, une maîtrise des langues qui facilite la prise de connaissance. Le choix des sujets paraît aléatoire, souvent sans lien avec le métier pratiqué ou les études suivies. Ainsi, l'élève d'architecture Zemcov semble plutôt s'exercer au latin lorsqu'il traduit en russe les *Tables pour mieux connaître la nature humaine* tirées du traité allemand de chiromancie, physionomie et astrologie du XVI^{e} siècle. Par contre le prince Dolgorukov, de séjour à Venise, s'applique à rédiger en russe un traité d'architecture civile qui est une compilation des ouvrages de Palladio « et de plusieurs autres architectes » , publiés en italien, en français, en latin et en polonais. Quant au douanier, il fait preuve d'une étonnante largeur d'esprit en traduisant du latin l'ouvrage vénitien de Leonardo Fioravanti *Dello Specchio di scienza universale.* Pour le moins intrigant est le choix du chirurgien Ivan Satarov qui offre aux lecteurs russes la première présentation des *Éléments d'Euclide* tirée des *12 livres de Newton.*

45 Ce sont les diplomates qui montrent la plus grande cohérence dans le choix des thèmes de traduction. Le même goût des lectures classiques semble inspirer Tolstoj et Vladislavich-Ragusinskij : le premier rend en russe les *Métamorphoses d'Ovide* et le second, *le Recueil des définitions de Salomon.* Leurs autres traductions dérivent de l'expérience professionnelle de chacun. La connaissance de la Turquie ressort dans l'œuvre de Tolstoj qui prépare l'édition à Saint-Pétersbourg de *Y Histoire du gouvernement actuel de l'Empire turc,* alors que Raguzinskij préfère un sujet historique ciblé sur la Russie en traduisant l'historiographie des peuples slaves.[2] L'expérience du prince Shcherbatov est unique dans son genre. Il agit en homme d'État. Diplomate et expert en matière de commerce étranger s'intéressant aux politiques financières des différents gouvernements, il devient l'un des plus fervents admirateurs des théories de

John Law et son premier traducteur russe. Grâce à Shcherbatov *Les Considérations sur le commerce et sur l'argent* de l'économiste britannique sont connues en Russie aussitôt après la parution de l'ouvrage en Hollande en 1720. L'extrême intérêt que les entreprises du célèbre Ecossais suscitent chez Pierre I[er] peut être mesuré par une offre décidément royale qu'il fait à Law en mars 1721, en lui proposant, en récompense de sa venue en Russie,

> « le titre princier, le grade du conseiller actuel secret d'Etat, le rang de hofmaréchal, l'ordre de Saint-André, deux milliers de familles paysannes et le droit de construire les villes fortifiées en les peuplant de manufacturiers étrangers » [45-1, p. 247].

46 Quant au prince Shcherbatov, il publie quatre ans plus tard *L'introduction au commerce russe* dont il est déjà auteur à part entière.

Les professionnels de la parole

47 Ils forment deux groupes distincts composés d'individus pour lesquels la pratique des langues et l'usage de la parole sont sinon une source de revenus, du moins une occupation habituelle. Le premier groupe, incarnation même de la tradition classique, se compose d'anciens élèves et professeurs des deux grandes académies orthodoxes : Kievo-Mogiljanskaja (Buzhinskij, Kohanovskij, Lopatinskij, les Maksimovich, Prokopovich, Krolik, Krajskij) et Slavono-gréco-latine (Barsov, Il'inskij, Polikarpov, Anohin). Notons que les seconds sont plutôt à la remorque des premiers, plus érudits et socialement plus haut placés. Que ces religieux et ces fonctionnaires des administrations ecclésiastiques versés en philologie slavone, grecque et latine, soient d'habiles traducteurs ne surprend pas : leur éducation le veut. Pour la plupart d'entre eux, traduire les textes des pères de l'église fait partie de leurs fonctions alors que d'autres savent s'en servir pour leurs besoins d'enseignants et de prédicateurs. Les hiérarques de l'église y figurent au même titre que les religieux de grades inférieurs, mais les seconds sont de vraies chevilles ouvrières de la traduction alors que les premiers s'en occupent de façon épisodique. On leur confie plutôt la supervision du travail des autres (Buzhinskij, Prokopovich, Lopatinskij).

48 Les moines ukrainiens furent le cerveau de cette entreprise puisqu'ils élaborèrent et mirent par écrit les premières théories de l'art de traduire. Les lettrés religieux grecs, tels les frères Lichudes ou Athanase Kondoidi, s'inscrivent également dans ce premier groupe étant donné à la fois leur formation, leur culture et leurs occupations.

49 C'est à ces professionnels de la parole qu'on doit la plupart des traductions à caractère civilisateur relevant notamment des sciences humaines comme l'histoire (les oeuvres d'Apollodore d'Athènes, de Puffendorf, de Strateman), la géographie (Varenius, Hubner), l'ethnographie, les diverses théories étatiques et politiques (Saavedra, Justus Lipsius) ou les normes de comportement et de sociabilité (Erasme de Rotterdam), sans parler des lexicons, des grammaires et des abécédaires, bref, les sujets nécessitant, outre la maîtrise des langues, une bonne érudition philosophique, philologique et scientifique. En l'occurrence la philosophie naturelle constitue un élément indissociable de la formation académique, et ceux qui ont fait leurs études à Kiev et dans les universités européennes excellent en matière de traductions à caractère scientifique (Prokopovich, Krajskij). Les commandes du tsar interviennent également dans ce domaine comme en témoigne le catalogue de sa bibliothèque personnelle.[3]

50 Par excès de zèle, certains traducteurs religieux se hasardèrent à aller plus loin, notamment à traduire des textes classiques à caractère plus utilitaire. Ainsi apparurent deux versions russes du *Taktikon,* ou le livre sur l'art de la guerre de l'auteur byzantin Léon le Sage, réalisées l'une à partir du texte latin par Kopiewskij, et l'autre à partir du texte grec par Polikarpov. Cependant, trop impatient pour attendre ces initiatives, le tsar commandait parfois à ses lettrés des traductions à caractère scientifique et technique. Les vénérables moines grecs Sofronij et Ioannikij Lichudes traduisirent pour lui l'ouvrage italien de Sigismond Albegert sur l'artillerie et sur les moyens de vaincre les Turcs. La charge confiée à Lopatinskij, directeur de l'Académie de Moscou, fut encore plus spécifique puisqu'il s'agissait de verser en russe l'ouvrage sur l'histoire des techniques, le fameux traité latin *Huit livres sur les inventeurs des choses,* par Polidorus Virgilius Urbinatus. Le moine s'exécuta, mais sans entrain. L'exemple de cette traduction, d'ailleurs l'une des mieux réussies, permet de mettre en exergue deux aspects sans lesquels le tableau manquerait de profondeur : le rôle particulier des moines ukrainiens dans cette affaire, et les sourdes réticences qui fermentaient dans certains esprits orthodoxes pieux et provoquaient des conflits graves dans le milieu même des intellectuels religieux.

Théophane, Gavriil et Théophilacte

51 Trois personnages de stature comparable dominent le groupe de Kiev : Théophane Prokopovich, Gavriil Buzhinskij et Theophilacte Lopatinskij, compatriotes, condisciples, collègues, plus tard ennemis jurés. Nés à une ou deux années de différence, ils eurent des parcours éducatifs semblables qui donnèrent à leur érudition un caractère tout particulier. L'Académie Kievo-Mogiljanskaja fut leur *alma mater* commune. Deux d'entre eux, Lopatinskij et Prokopovich, poursuivirent leur formation dans des établissements religieux polonais, formation que le deuxième approfondit ensuite au collège jésuite grec à Rome. Coutumiers pour les étudiants académiques de Kiev, ces pèlerinages éducatifs n'étaient pas innocents du point de vue de l'orthodoxie : les établissements religieux polonais étaient interdits aux non-catholiques, et pour y accéder nos jeunes étudiants ukrainiens n'hésitaient pas à changer de confession. Une transaction dangereuse pour la conscience même s'ils la considéraient comme provisoire et formelle. Exposés à l'épreuve du savoir jésuite, ils ramenaient dans leurs bagages, outre l'érudition et l'intellectualité toutes nouvelles, les germes de la dissidence et du doute.

52 Théophane, le plus doué des trois, poussa l'épreuve jusqu'à l'extrême. Après l'abandon de la contemplation orthodoxe, il renia la scolastique catholique et opta pour le pragmatisme protestant dont le caractère fonctionnel répondait mieux à son tempérament d'homme d'esprit et d'action. Puis, reconverti en orthodoxie au retour dans ses terres et intégré dans le corps professoral de l'Académie de Kiev, il introduisit dans le programme de celle-ci l'enseignement de la géométrie dont lui même rédigea le cours. C'est ainsi qu'il adhéra à la cause pétrovienne et rejoignit en 1716 à Saint-Pétersbourg le tsar séduit par son éloquence, sa vaste érudition et sa modernité militante. Cette prise de position lui valut le titre posthume de « civilisateur en robe de moine » et, de son vivant, l'hostilité de ses anciens condisciples déjà solidement implantés à Moscou. Jaloux de son ascension et irrités par son autonomie intellectuelle, ils intriguèrent contre lui, l'accusèrent d'hérésie, de manque de foi, voire d'athéisme. Lui, riposta, se défendit, se battit, finit par les écraser à son tour. Cette lutte qui ne cessa qu'avec sa mort servit de fond à sa carrière qu'on peut sans crainte d'exagération

égaler à celle d'un Machiavel russe puisqu'il devint non seulement le porte-parole des réformes les plus radicales, mais leur tête pensante et théoricienne, un vrai idéologue savant de l'étatisme absolutiste séculier fondé sur la loi, le droit civil et le régime technique moderne. L'ouvrage dont le tsar lui confia la traduction, *Simbola Christianapolitica* de Diego Saavedra Faxardo, retrouve dans ce contexte sa place logique, ainsi que d'autres travaux qu'il supervisa et préfaça. Théophane les utilisa à l'appui de ses propres thèses lesquelles, à leur tour, conféraient à l'action politique globale du souverain russe une nouvelle légitimation fondée sur la théorie et scellée par le double sacre de dieu et de science.

Combattant solitaire du front invisible : Mihail Avramov contre Christian Huygens

53 Les réticences des religieux, leur manque d'entrain lorsqu'il s'agissait des charges imposées s'explique bien par la désapprobation qu'ils portaient au projet de la réduction du rôle de l'Eglise au simple ministère des affaires spirituelles. Cet attentat à la piété et ce rejet des traditions incitaient parfois les gens humbles et peureux à agir en sapeurs clandestins de certaines initiatives civilisatrices. Mihail Avramov, directeur de l'imprimerie de Saint-Pétersbourg, offre l'exemple d'une telle résistance. La piété de cet homme par ailleurs cultivé, serviable et bon professionnel, le rendit hermétique aux « vents d'Ouest » malgré son séjour de quelques années en Hollande. Le cléricalisme militant dont il fit preuve ultérieurement permet de le rapprocher du groupe des traducteurs religieux. La façon dont il tenta de saboter la publication de *Cosmotheoros* lui réserve, même au sein de ce groupe, une place à part. L'impression de ce livre lui fut confiée. A ce titre il en assura la relecture avec Jacob Bruce, et en supervisa le tirage. Le processus s'étendit sur 7 ans, avec deux tirages : 30 exemplaires en 1717 et 1200 en 1724. En 1741, Avramov qui n'avait plus rien à craindre de la part du monarque défunt détailla les mobiles intimes de cette affaire dans sa lettre à l'impératrice Elisabeth, aveu d'autant plus volubile qu'il devait prouver sa loyauté à la souveraine. Sans fournir d'informations sur le deuxième tirage, Avramov s'étend sur les origines du premier, ridiculement limité. Tout simplement c'est lui même qui en avait décidé ainsi contrairement aux indications du tsar données la veille de son second voyage en Europe en 1716 : en sortir un tirage complet de 1200 livres. Et voici l'argumentation :

> « <...> après le départ de sa majesté, j'ai examiné ledit livre abject impie en tout, et mon cœur en palpita, et mon esprit s'en horrifia, et secoué de sanglots aux larmes amères, je me prosternai devant l'image de la sainte vierge, ayant peur d'imprimer et de ne pas imprimer, mais par la grâce de Jésus Christ, bientôt je me fiai à mon cœur : afin de démasquer explicitement ces athées fous <...> imprimer sous mon oeil scrutateur 30 livres au lieu de 1200 et les ayant scellés, je les cachai jusqu'au retour du souverain » [30].

54 Le commentaire qu'il en aurait fait au tsar à son retour, même s'il ne l'avait prononcé que dans son imagination, exprime son état d'esprit : le livre impie et sacrilège ainsi que son auteur et son traducteur Bruce, athée et dément, étaient à livrer aux flammes sans atermoiement. En injuriant ainsi un ennemi puissant et inaccessible de son vivant, Avramov se consolait peut-être de l'échec final de sa bataille contre Huygens. Car contrairement à ses affirmations (« le tsar n'ordonna pas la publication de ce livre abject pour le peuple mais ordonna d'en donner les exemplaires <...> à ce fou traducteur de Bruce <... > pour qu'il les envoie en Hollande »), le tirage complet vit le jour même si, pour ce faire, le tsar dut en confier la charge aux imprimeurs de Moscou.

55 Ainsi, le *Cosmotheoros* se fraya quand même un passage vers le public russe. Il fut pratiquement le premier à exposer en langue russe le système de Copernic. Plus tard, les académiciens comme Bulfinger, Kraft, Hermann, Euler, s'appuieront sur cet ouvrage pour progresser dans leurs recherches. Au cours du XVIII[e] siècle, il sera interdit et mis sous séquestre, puis de nouveau autorisé. Mais c'est déjà une autre histoire.

Les fonctionnaires d'État

56 Les fonctionnaires des diverses administrations gouvernementales, plus particulièrement ceux de l'Administration diplomatique, constituent un second noyau des professionnels de la parole. Ils sont neuf : Petr et Mihail Shafirov, Venedict Schilling, Leontij Gros(s), Andrej Vasil'ev, Andrej Vinius, Boris Volkov, Ivan Zotov et Petr Pos(t)nikov. Autant d'individus, autant de cas. La nationalité et les origines sociales parlent d'elles-mêmes : deux Juifs baptisés, un Suédois prisonnier de guerre, un « étranger moscovite » d'origine hollandaise, un autre d'origine germanique et quatre Russes.

57 Le Hollandais Vinius, enfant de Kukuj issu d'une famille où le culte du livre se transmet de père en fils, est le patriarche de ce groupe puisque sa carrière de traducteur débute avant même la naissance du tsar. Les frères Shafirov sont eux aussi d'une deuxième génération de traducteurs. Leur père, Juif de Smolensk, servit dans l'Administration diplomatique, changea de confession, fut anobli et réussit à donner à ses deux enfants une bonne éducation qui assura leur ascension sous Pierre I[er]. L'aîné des deux, Petr, futur vice-chancelier et chef de la poste, accompagne le tsar en Europe durant la Grande Ambassade. Pratiquant six langues (le français, l'allemand, le latin, le polonais, le néerlandais et l'italien), il devient, après Vinius, le deuxième polyglotte de ce groupe. Quant au Suédois Shilling, il survit en captivité grâce à la maîtrise ... de sa langue maternelle étant donné les impératifs de la guerre et l'urgence à traduire du suédois et des autres langues scandinaves nombre de textes statutaires et réglementaires indispensables pour la réforme des administrations. Qu'un tel besoin soit ressenti d'une façon aiguë, la lettre de Pierre I[er] envoyée en 1714 au commandant d'armes de Moscou en témoigne :

> « Je vous envoie la liste des Suédois qui s'y connaissent en russe et dont nous avons pu nous souvenir ; mais comme ils sont plus nombreux que ça, renseigne-toi partout sur eux et, les ayant réunis autant que possible, envoie-les ici, leur affaire consiste à traduire les livres du suédois en russe ».[4]

58 Enfin, sur quatre Russes trois, Posnikov, Volkov et Zotov, firent leurs études en Italie ou en France, puis exercèrent dans les missions diplomatiques russes à Paris (pour Posnikov et Zotov) et à Berlin (pour Volkov). Tel fut le noyau de ce groupe professionnel des fonctionnaires des administrations gouvernementales réquisitionnés pour l'œuvre de la traduction. Contrairement aux lettrés religieux, experts surtout en langues mortes, ceux-là avaient la maîtrise de différentes langues vivantes ce qui leur permettait d'aborder des sujets plus proches de la réalité. La sélection des oeuvres à caractère civilisateur, nettement minoritaires dans le répertoire de ces traducteurs, illustre bien ce changement d'optique. Ainsi, en matière d'histoire, on privilégie la Rome impériale représentée par l'hagiographie de l'empereur réformateur (Flavius Vespassian), l'histoire militaire et l'apologie des guerres victorieuses (les commentaires de César sur les guerres de Gaule) alors qu'en géographie on oblique vers la politique puisque l'ouvrage sur l'état présent de la Suède est de fait un recueil d'extraits

regroupant les avis hostiles à la Russie. Les traducteurs de ce groupe se divertissent, par ailleurs, en appliquant leur art aux genres plus littéraires tels que les satires politiques ou les fables. Cependant, les traductions à caractère pratique, essentiellement techniques, dominent leur oeuvre caractérisée en outre par un autre trait marquant - une grande diversité des matières abordées, de l'astronomie appliquée (calendriers) à la fortification de toutes sortes de places, du droit militaire et maritime à la mécanique, de l'artillerie et la pyrotechnie au jardinage et l'architecture des parcs, de l'hydrotechnique à l'art militaire. Même si dans quelques cas le choix des ouvrages paraît aléatoire, certains titres font preuve d'une incontestable compétence des sélectionneurs qui privilégient dans chaque domaine les travaux de référence comme ceux de Vauban ou Coehoorn, Blondel ou Mallet, Surirée de Saint-Rémy ou Bouillet. Notons aussi que si les auteurs français prévalent dans cette liste, on le doit à la fois aux origines de la formation des traducteurs et à leur sensibilisation professionnelle qui les oriente vers les lieux où tel ou tel domaine est en ébullition.

59 D'autre part, ces traducteurs contribuent à inaugurer de nouveaux domaines, comme l'histoire des techniques née pragmatiquement des impératifs d'une enquête menée par le tsar bien avant que Lopatinskij ne traduise l'ouvrage d'Urbinatus. Restées manuscrites, deux traductions à partir du néerlandais réalisées à 18 ans de distance, résument les divers chapitres des mémoires du maître voilier Jan Struys, bâtisseur et membre de l'équipage du navire *Orel,* relatifs au raid à Astrakhan de Sten'ka Razin en 1671. Fasciné par le sort de cet ancêtre des vaisseaux russes, le tsar cherche les témoins de l'ancien drame, en recueille les souvenirs et les mémoires imprimés et en fait traduire certains fragments aux moments opportuns. Ainsi, la traduction des trois chapitres est d'abord commandée à Schilling en 1701 lorsqu'on procède à la construction de la marine de guerre. La suite est reprise par Ivan Zotov vers 1719, au moment où le tsar travaille sur le *Règlement maritime.*

60 Mais la maîtrise des langues étrangères peut conduire à sortir des limites de son métier. Ainsi Petr Posnikov, docteur en médecine de l'Université de Padoue, diplomate de carrière, excelle comme traducteur de *YAl-coran de Mahomed.* L'érudition qu'on réclame aux gens de métier revêt donc à cette époque un caractère conjoncturel et autoritaire. La responsabilité et les surcharges sur le fond d'un quotidien souvent misérable provoquent des traumatismes graves. Que cette tension soit énorme, parfois insupportable, maints exemples le prouvent. Citons-en un, celui de Boris Volkov, l'un des traducteurs les plus productifs de ce groupe.

Boris Volkov, ou grandeur et misère d'un fonctionnaire

61 A force d'être systématiquement confondu avec deux autres Volkov, l'un Grigorij, l'autre Boris comme lui, ce personnage reste à ce jour un peu méconnu. D'après Berkov, il naquit autour de 1680 dans la famille d'un secrétaire moscovite, passa quelques années en Europe et fit une longue carrière comme traducteur de français à l'Administration diplomatique. Sur la nature de ses travaux au sein de ce service, lui-même nous laisse un témoignage révélateur à la fois de la densité des charges des traducteurs pétroviens et des difficultés quotidiennes auxquels ils devaient faire face. Il s'agit d'une supplique que Volkov adresse au tsar le 24 décembre 1720 dans l'espoir d'améliorer sa situation financière. Cette missive de l'humble demandeur est dépourvue de servilité. Simple, concise et pleine de dignité, elle traduit parfaitement la séparation avec la tradition ancestrale et la naissance de la nouvelle mentalité. Elle se

présente en trois volets. D'abord, l'exposé des mérites, qui nous instruit sur la nature des charges des traducteurs du service diplomatique :

> « Je sers Votre Majesté comme traducteur depuis 1704 et, en dehors du travail de secrétaire, j'ai traduit du français en russe sur l'ordre nominatif de votre majesté, huit livres : 1) Géographie ; 2) sur les guerres grecques et romaines ; 3) sur les ordres de la chevalerie ; 4) sur la navigation fluviale ; 5) sur le règlement maritime ; 6 et 7) sur l'artillerie, 8) sur le jardinage <...>. J'ai également écrit pendant un an et demi avec le baron Hùyssen l'histoire de votre majesté, et outre tous ces travaux j'ai vaqué aux affaires de votre majesté à Berlin pendant trois ans auprès du conseiller secret <...> Golovkin. »[5]

62 Ensuite, le problème, et nous apprenons quelques-unes des conditions de vie des petits-fonctionnaires de l'administration gouvernementale :

> « Quant à mes appointements <...>, je ne touche que 200 et 30 roubles par an <... > et même pour payer l'appartement où j'habite, on ne m'a jamais rien donné, pour lequel appartement j'ai payé à ce jour aux divers moments plus de 180 roubles <...>. »

63 Intervient une référence teintée d'un léger reproche :

> « Parmi mes confrères, certains ont touché les frais du loyer et les augmentations de salaires <...> ; certains autres pour leurs travaux ont été élevés en grade et ont bénéficié d'autres gratifications de la part de votre majesté ». Enfin, la demande : « compte tenu de mes si nombreux travaux <... > je prie votre majesté de m'accorder une augmentation <.>, puisque en dehors de vos appointements de grand souverain nous, les traducteurs du collège d'état des affaires étrangères, n'avons aucun autre revenu » [45-1, p. 225].

64 Échantillon typique de la supplique officielle de l'époque, cette lettre révèle une extraordinaire variété des charges, des compétences et donc des capacités spécifiques exigées des personnels qui, indépendamment de leur formation de base, devaient constamment être prêts à aborder des savoirs nouveaux.

65 Volkov fit preuve d'une grande excellence dans des domaines pionniers pour un traducteur russe. La pièce-maîtresse de sa liste est le fameux Livre d'écluses, traduction du Traité des moyens de rendre les rivières navigables de l'ingénieur français Bouillet, premier ouvrage en langue russe entièrement consacré aux techniques.[6]

Les traducteurs de conjoncture

66 Même si la traduction fut pour eux une activité secondaire, elle constituait néanmoins un élément de leur activité professionnelle parce qu'on attendait d'eux ce service, quand on ne le leur imposait pas. Qu'il s'agisse des étrangers installés en Russie ou engagés par contrat pour leurs compétences spécifiques (Farquharson, Munich, Gurchin), ou des pensionnaires pétroviens formés en Europe aux frais de l'Etat (K. Zotov, Saltykov, A. Hannibal, V. Suvorov), ou encore des Russes de culture académique moscovite (L. Magnickij), ils partageaient la maîtrise des langues et la conscience de l'importance du transfert des connaissances.

67 Dans ma liste, ils sont une douzaine dont deux mathématiciens (Farquharson, Magnickij), trois marins (K. Zotov, Saltykov, Kozhin), quatre ingénieurs militaires (Suvorov, Hannibal, Munich, Skornjakov-Pisarev), un pharmacien (Gurchin), un fonctionnaire du tribunal (Krolten). Leur contribution a porté sur des sujets d'actualité brûlante et visait les domaines d'application immédiate. Chacun de ces traducteurs intervenait dans son domaine d'excellence. Les textes hollandais et français relatifs à la

construction navale et aux règlements maritimes furent versés en russe par les marins qui avaient séjourné dans ces pays. Suvorov et Munich traduisaient des traités de fortification, Hannibal, l'aïeul du poète Pouchkine, les compilait et les synthétisait. Le pharmacien s'appliqua à rédiger les guides universels de soins pour hommes et animaux à domicile et en campagne, tandis que le fonctionnaire du tribunal rédigea, à l'usage des administrations militaires, une description des procédures juridiques établie à partir des codes romains, autrichiens et saxons. Quant aux mathématiciens *alias* enseignants des écoles techniques, leur action fut dirigée vers un vaste public : des élèves-ingénieurs aux spécialistes de tous profils ayant besoin de la maîtrise de divers champs mathématiques, du calcul aux fonctions trigonométriques. Leurs manuels (telles l'*Arithmétique* ou les *Tables des logarithmes et des latitudes* inspirées par des sources hollandaises) servaient donc à la fois de supports didactiques et de guides pratiques dans le travail quotidien des ingénieurs.

68 A la différence des traducteurs professionnels qui maniaient la parole en maîtres, les traducteurs de conjoncture se formaient au travail. Ils y apportaient, en échange, un dynamisme, une logique et une mentalité tout différents venant de leurs métiers et de leurs expériences. Traduire pour eux consistait plutôt à résumer, à synthétiser, à commenter voire à rajouter des passages entiers de leur propre rédaction. Il n'y a donc pas à s'étonner de l'importance des compilations dans la production de ce groupe.

69 Les compilations de l'époque pétrovienne traitent de sujets nouveaux et introduisent des notions jusqu'alors inconnues que les rédacteurs adaptent tant bien que mal aux réalités de la vie moscovite. Le degré d'autonomie interprétative qu'elles leur laissent est incomparablement plus grand que celui des traductions dans le sens classique. Dans la mesure où les compilateurs sont eux-mêmes des professionnels, ce type de travail joue le rôle de tremplin intellectuel qui aide les plus doués à franchir l'espace séparant l'interprétation des travaux d'autrui de l'œuvre créatrice dont ils deviennent auteurs à part entière. Certains, comme Kozhin, s'arrêtent au niveau d'une traduction. D'autres, comme Hannibal ou Magnickij, ne vont pas au-delà d'une à deux compilations à caractère général. Leurs carrières ultérieures suivent un cours plus traditionnel d'ingénieur pratique pour le premier, et d'enseignant de l'École de navigation pour le second. Skornjakov-Pisarev, ingénieur militaire et directeur de l'Académie maritime, rédacteur d'un ouvrage compilé sérieux en matière de mécanique statique, en vient à concevoir des projets autonomes qui n'aboutissent pas. Zotov entreprend de rédiger des ouvrages originaux qui contribuent à développer son champ d'excellence, l'art de conduire un navire. Enfin, quelques-uns, à force de traduire, finissent par s'engager dans le domaine de la lexicographie et y apportent une contribution consistante. Ainsi, en préparant la version russe de la *Véritable manière de bien fortifier les villes de Mr de Vauban,* Vasilij Suvorov (père du célèbre commandant d'armes) rédige un dictionnaire des termes militaires, le premier du genre en Russie. L'architecte italien Fontanna en fait autant pour la version russe de la *Règle sur cinq ordres d'architecture* de Barozzi da Vignola. Hannibal est officiellement associé au travail d'élaboration des termes techniques, alors que Farquharson s'en occupe de façon systématique dans le cadre d'une action globale de médiation dont il assurera la coordination quarante ans durant.

L'action globale d'Henry Farquharson, père-formateur des navigateurs russes

70 Ce mathématicien et astronome de l'Université d'Aberdeen recommandé au tsar lors de la Grande Ambassade fit en Russie une longue et belle carrière. Fondateur, avec Bruce

et Vinius, de l'instruction scolaire des navigateurs, il se vit confier de multiples charges embrassant tous les aspects de ladite formation, de l'enseignement en tant que tel (les cours d'arithmétique, de géométrie, de trigonométrie plane, de navigation et de géodésie) à l'élaboration des programmes d'études, de la rédaction des manuels à la direction des travaux pratiques (en géodésie et en cartographie), de la coordination du travail des professeurs à la supervision des imprimés à l'usage des élèves. Enfin, on lui confia la sélection des livres étrangers dans un vaste champ des mathématiques et de l'ingénierie, dont par la suite il contrôla et corrigea la traduction. L'héritage qu'il laisse en matière de mathématiques, de navigation et d'astronomie, (traductions, compilations, rédactions, éditions et travaux originaux confondus) compte environ 38 titres. *Les éléments d'Euclide* sont incontestablement l'une des pièces maîtresses de cette liste puisqu'il s'agit de la première présentation systématique de la géométrie euclidienne en langue russe. Traduit autour de 1719, le livre fut publié en 1739, après la mort de l'Ecossais à qui on doit, outre le choix de l'ouvrage, l'adaptation, la relecture et la correction de sa version russe réalisée par Satarov. Lorsqu'en 1737 le Collège de l'Amirauté présenta à l'impératrice Anne la demande de promotion pour le vieux professeur britannique qui s'était dévoué à la Russie, il résuma ses mérites dans les termes suivants :

> « pour ses éminents services au bien de l'Etat, même si aucune demande d'avancement en grade n'eût émané de sa part, il est pourtant digne de cette récompense puisque c'est par lui que fut introduit en Russie le premier enseignement des mathématiques et quasiment tous les sujets de Sa Majesté servant dans la marine, des supérieurs aux subalternes, furent instruits par lui en sciences de navigation » [16].

71 Malgré l'emphase d'ailleurs excusable, le propos ne fait que rendre justice. Par la dimension de son action polyvalente mais surtout par l'impact de celle-ci dans l'œuvre du transfert, Farquharson se rapproche d'un autre groupe d'acteurs, celui des *traducteurs de vocation.*

Les traducteurs de vocation

72 Pour eux la traduction (même si sa part dans leurs occupations est considérable) n'est que l'émanation d'une mission beaucoup plus vaste. Dans ce contexte, le point qui permet de mettre sur le même plan les gens d'origines et de fonctions les plus modestes et les dignitaires et hommes d'état tout-puissants est le choix conscient et bénévole de leur rôle et forme d'action, autrement dit la vocation.

73 C'est cette prise de conscience qui incite le graveur moscovite Vasilij Kiprijanov à installer en 1705 sur ses deniers un atelier d'imprimerie et de gravure auprès de l'École de navigation pour aller au devant des besoins de la marine russe naissante. C'est elle qui pousse l'imprimeur vagabond Kopiewskij à poursuivre à travers l'Europe une aventure éditoriale ruineuse, dans l'intérêt du potentiel lecteur russophone. C'est elle qui inspire le pasteur luthérien Glück et son compatriote le piétiste Pause à tenter dans la Moscovie une entreprise éducative classique à l'attention des enfants autochtones. C'est elle encore qui engage Golicyn, l'aristocratique et richissime gouverneur de Kiev, à financer les traducteurs académiques de cette ville. C'est elle toujours qui sous-tend de nombreux projets scientifiques, éducatifs et instructifs de l'infatigable Bruce. Enfin, on la voit à l'œuvre dans l'action civilisatrice globale du tsar.

74 Là encore, la diversité nationale, sociale, religieuse et professionnelle, impressionne. Les Russes orthodoxes y figurent au même titre qu'un anglican écossais et des protestants d'origine germanique et polonaise. Les érudits de culture universitaire classique (Glück, Pause) y côtoient des pensionnaires pétroviens ayant étudié en Europe les sciences et les arts (Golicyn, Bruce), les gens de métier formés dans les petites écoles professionnelles (Kiprijanov), et d'autres formés par les précepteurs, par voie d'apprentissage ou par la pratique (Bruce, Pierre Ier). Pour ce qui concerne les sujets traités on y trouve tous les cas de figure. Ainsi de Kiprijanov on ne connaît à ce jour qu'une seule traduction, celle de la *Centuria astronomica* de l'astronome Albert Dyblinsky de Vilna. S'agissant du tsar lui-même les historiens reconnaissent comme faite de sa main la version russe d'un seul ouvrage, *La règle sur cinq ordres d'architecture de Barozzi da Vignola* publié en 1709. Choix justifié par les besoins immédiats de l'énorme chantier de sa nouvelle capitale. Toutefois son rôle est fondateur dans l'organisation et la supervision de l'ensemble du travail de traduction. Rédacteur, correcteur, lecteur, critique, toutes ces fonctions, il les fit siennes. Mais aussi celle du choix des ouvrages et des autres sélectionneurs. Mais surtout celle de promoteur de la traduction comme instrument médiatique de transfert, son idéologue et théoricien. Nous reviendrons sur ces deux derniers aspects essentiels. En attendant, examinons deux autres cas emblématiques qui incarnent à la fois deux étapes et deux approches de la façon de penser un projet civilisateur.

Les promoteurs d'une culture classique : Kopiewskij, Glück et Pause

75 A la différence de Glück (1652-1705) et Pause (1670-1715) qui collaborèrent au sein de la même entreprise moscovite, Kopiewskij (1651-1714) fut un acteur autonome qui, d'une association provisoire à l'autre, tirait le fil de son projet à travers l'Europe en le gérant à ses risques et périls. Ils suivirent donc des voies parallèles qui ne se croisèrent que virtuellement, et pour cause. Par des biais et moyens différents, ces trois érudits de culture protestante mirent leurs compétences au service de la même idée - promouvoir dans la Russie de l'époque la culture classique occidentale. Quelles sont les origines d'une telle orientation chez ce Polonais, ce Saxon et ce Thuringien dont les liens avec la Russie ne paraissent pas explicites ? Glück, missionnaire luthérien résidant en Lettonie et fait prisonnier lors du siège de Marienbourg par les Russes en 1702 n'aurait pas eu d'autre choix que de s'installer dans la Moscovie. Pour Kopiewskij, son action essentielle qui se déroula en dehors de la Russie, s'explique sans doute par son court séjour dans ce pays durant sa première jeunesse. Quant à Pause, on sait que ce maître de philosophie de l'Université de Halle se rendit à Moscou comme messager des piétistes de sa ville pour semer dans les milieux orthodoxes les idées de ce mouvement dérivé du protestantisme. [7] Mission qui lui valut l'accusation d'espionnage. Les trois hommes sont nés, se sont instruits et ont débuté en Europe des carrières poursuivies en Russie où ils finirent leurs jours.

76 Kopiewskij endossa l'habit de pasteur. Ce choix témoigne d'une persistante autonomie d'esprit chez un sujet de Rzecz Pospolita catholique dont la famille dut s'expatrier autour de 1660 pour des raisons confessionnelles. Amsterdam devint le premier champ d'action de ce « Verbi Divinii Minister polonus », lorsqu'en 1697 il fut invité à enseigner les langues et certaines autres sciences aux membres de la Grande Ambassade. Instruit et serviable, il plut au tsar et fut associé par lui au projet éditorial de Jan Tessing, un négociant hollandais auquel Pierre Ier venait de concéder le monopole de l'impression

des livres laïcs. A partir de ce moment, éditer les ouvrages éducatifs à l'usage du lecteur russe devint l'objectif auquel Kopiewskij resta fidèle jusqu'à la fin de ses jours. Les péripéties ultérieures de sa biographie entièrement dominée par cette seule passion, rappellent parfois un roman d'aventures dont les différents épisodes se déroulent à Amsterdam, à Berlin, à Copenhague, à Gdansk, à Varsovie, enfin à Moscou. Sans moyens personnels, il essaie de s'établir dans chacune de ces villes en négociant la vente de ses compétences et de son maigre matériel. Sa course à travers l'Europe est ponctuée de conflits, et son histoire en tant que telle est connue surtout grâce aux affaires litigieuses conservées dans les dossiers d'archives. Ses collaborations avec les imprimeurs hollandais Tessing (1697-1699) et Jan de Junge (1700-1701) échouent puisqu'il se brouille avec eux. Restent également sans conséquences ses négociations avec la Société royale de Berlin malgré l'appui de Leibniz (1702), sa tentative de s'établir au Danemark, malgré l'invitation de l'ambassadeur russe (1704) et ses efforts de séduire le piétiste Franke par l'installation de « l'imprimerie moscovite » à Halle, malgré la recommandation de Ludolf. Même la chance qu'il eut finalement de se faire engager comme traducteur de l'Administration diplomatique au service de la Russie faillit être compromise par le mauvais effet qu'il fit à Bruce. Pour comble de malchance, en chemin vers la Moscovie Kopiewskij se fait déposséder de son matériel d'imprimeur (jeu de caractères fabriqué sur commande spéciale à Amsterdam) déjà suffisamment réduit par des saisies vengeresses de ses anciens associés. Les Suédois s'en emparent et en profitent pour imprimer les tracts anti-russes diffusés dans les terres ukrainiennes à la grande colère de Pierre I[er], qui se voit obligé d'engager la chasse aux agitateurs et une vraie guerre de contre-propagande typographique.

77 Cet homme aux tendances aventurières qui semble avoir échoué dans toutes ses entreprises, réussit toutefois dans l'essentiel : en 7 ans, de 1699 à 1706, d'abord en collaboration avec Tessing, Junge et Breman, puis seul, il traduit, compile, rédige, ou prépare à la publication 25 livres dans les principaux domaines d'intérêt didactique dont 18se rapportant aux sciences humaines, 3 concernant les branches spécialisées du savoir et 2 à caractère religieux. Du point de vue statistique, cette production à elle seule dépasse largement le nombre d'ouvrages imprimés dans l'État russe (9 au total dont 6 à Moscou et 3 à Kiev) entre 1689-1699, c'est-à-dire durant la décennie précédant la création de l'entreprise de Tessing-Kopiewskij. Le bilan qualitatif est encore plus frappant. Kopiewskij apparaît comme le promoteur de certaines initiatives pionnières en matière d'édition du livre russophone. Ainsi, il est le premier à rédiger et à publier en langue russe le calendrier (1702), les manuels d'arithmétique (1699) et de langues (4 livres, 1699-1700), les fables d'Esope (1699, 1700), les ouvrages sur l'astronomie (1699) et sur l'art de navigation (1701), sans parler des premières bibliographies imprimées à l'usage du lecteur russophone.

78 Sa période hollandaise est encore trop soumise aux dispositions du tsar qui mit le privilège de publier et de vendre en Russie les livres en langue russe (accordé à Tessing) en dépendance du respect de ses vœux. L'instruction qui les résume oriente les éditeurs vers les sujets de son intérêt, tout en les laissant libres de choisir les ouvrages à publier. Les traductions et les compilations à caractère utilitaire traitant notamment de la navigation (ouvrage d'A. de Graaf, 1701), de l'art militaire *(Taktikon,* 1700), de l'astronomie pratique (1699) sont sinon publiées, du moins rédigées à cette époque. Cependant, selon l'avis argumenté de M. Okenfuss, le projet civilisateur y apparaît déjà en germe, comme en témoigne *L'Arithmétique* de 1699 dont la conception fait transparaître l'approche classique. En effet, sur 48 pages de ce manuel, 13 seulement

justifient son titre et traitent des cinq (!) fonctions arithmétiques - *numeratio, additio, substratio, multiplicatio* et *divisio* alors que les 35 autres pages se répartissent entre deux sujets très éloignés des mathématiques : une sélection bilingue russo-latine des *Sententiae Ex variis Authoribus Collectae* et une sélection de fables d'Esope. D'autres publications de Tessing/Kopiewskij annoncent explicitement le projet de l'enseignement à l'européenne. D'abord, l'initiation, avec le vocabulaire bilingue russo-latin (1699), la grammaire latine (1700), deux lexicons trilingues, russo-latino-allemand et russo-latino-hollandais *(Nomenclators,* 1700), l'édition bilingue des *Fables* d'Esope (1700). Ensuite, le développement, avec le *Compendium rhetoricae simul & Oratoriae brevissimum* (entre 1700 et 1702) inspiré par les oeuvres de Cicéron et les *Simbola et Emblemata* (1705), guide multilingue des images et métaphores de la littérature européenne inspiré par les *Devises et emblèmes* du Français Daniel de La Feuille (Amsterdam, 1691). Enfin, l'élargissement et l'approfondissement, avec de grands ouvrages de l'histoire mondiale (Cuintius Curtius Rufus, *De Rebus Alexandri Magni,* 1709), des manuels linguistiques en latin, allemand et russe, et des œuvres d'Horace. L'initiation à la grammaire russe publiée en latin (Danzig, 1706) apparaît dans ce contexte comme une des applications de l'enseignement classique de base. Ce dernier est évidemment inimaginable sans livres religieux, et notre éditeur travaille sur les versions russes du catéchisme calviniste et de la bible. Pour des raisons circonstancielles, l'activité éditoriale autonome de Kopiewskij s'arrête là. Une fois en Moscovie, il agit plutôt comme traducteur et propagateur des réalisations culturelles de Pierre Ier auprès du lecteur européen. Ses articles paraissent régulièrement dans la presse occidentale, notamment dans le *Journal de Trévoux* entre 1706 et 1711, et ils restent à ce jour une source précieuse de renseignements sur cette époque.

79 Le projet civilisateur de Glück à l'égard du peuple russe se concrétisa et mûrit bien avant que les vicissitudes de la guerre du Nord ne l'y amenassent effectivement. Affecté comme prédicateur en Lettonie, où il vécut avec quelques interruptions de 1673 à 1701, c'est là-bas qu'il vit s'épanouir sa vocation d'éducateur, enseignant et traducteur, d'abord auprès de la population locale, ensuite à une échelle plus large, visant notamment l'instruction des Russes dont il apprit la langue grâce aux moines orthodoxes. En missionnaire, il voulut établir des écoles pour eux, leur offrir des livres scolaires et la version de la bible rédigée en langue parlée. Dans ce dernier travail qu'il menait à ses frais, Glück fut même encouragé par Golovin, l'ambassadeur du tsar. Ses liens avec la Moscovie furent ainsi établis, on apprit son existence dans les milieux diplomatiques, et cela l'aida à s'implanter dans la capitale russe après qu'il fut capturé. Un autre facteur, de caractère galant, a pu jouer en sa faveur. Sa servante lettone, Marta Skavronskaja, capturée avec la famille de Glück, devint la favorite du tsar, plus tard son épouse et impératrice qui régna après la mort de Pierre sous le nom de Catherine I (1725-27). Serait-elle intervenue auprès de son auguste protecteur pour faciliter le sort de son ancien employeur dont elle sut vanter l'érudition ? On ne le sait pas. En tous cas dans les six mois qui suivirent leur commune capture, le « suédois Apte » (sic !) « en plusieurs sciences scolaires et mathématiques, et philosophiques, et en plusieurs langues » fut réquisitionné « pour la cause royale », installé sans surveillance dans le Faubourg allemand et mis à la disposition de l'Administration diplomatique.[8] En 1703 il fonda à Moscou une école classique à laquelle il associa Pause, conçue dans le même esprit de l'enseignement à l'européenne qui inspirait Kopiewskij dans son action éditoriale. Glück débuta l'enseignement des langues pour une dizaine d'élèves recrutés parmi les quelques traducteurs-apprentis et enfants des

fonctionnaires de ladite administration. En moins d'un an le pasteur réussit à donner au petit établissement qu'il dirigeait une allure respectable, ce qui l'encouragea à soumettre au tsar un projet plus poussé reprenant, en fait, le curriculum du gymnasium classique : outre les diverses langues mortes et vivantes, y compris le russe, il proposait d'y enseigner la rhétorique, la philosophie, la géométrie « et autres parties mathématiques », la géographie, la politique, l'histoire et « autres sciences civiles », et même l'art de guérir dans lequel il se disait expert. Cinq professeurs qu'il avait préparés entre-temps étaient prêts à assurer l'enseignement. Le décret du 25 février 1705 conféra à l'école le statut demandé en l'ouvrant « pour l'utilité publique » aux enfants des boyards, des secrétaires, des fonctionnaires et des marchands. On l'installa dans de nouveaux locaux et lui attribua une subvention annuelle de 3000 roubles. Pour les élèves l'enseignement fut gratuit. En réalité Glück adapta le programme à leur niveau et à ses moyens effectifs : son fils Bernard y enseignait la philosophie cartésienne, alors que les « amateurs des délices philologiques » pouvaient y étudier l'hébreu, le syrien et le chaldéen. Le maître des danses veillait à la beauté corporelle et inculquait aux disciples de bonnes manières sur les modes allemand et français. Le maître d'équitation initiait ses élèves à l'art du cavalier. C'est dans l'intérêt de cet enseignement que le pasteur aidé de Pause traduisit en russe quelques ouvrages scolaires : le catéchisme de Luther, le recueil de chants évangéliques luthériens, les grammaires allemande et russe, le dictionnaire quadrilingue russe, latin, allemand et français, deux traités du célèbre pédagogue tchèque Jan Ammos Kamensky, les manuels de géographie en russe et en allemand. Arrêtons-nous là et rappelons la liste des éditions de Kopiewskij : ne s'agit-il pas, à quelques détails près, de deux démarches identiques ? Glück réussit à mettre la sienne en pratique.

80 La source protestante de leur humanisme est peut être l'une des causes qui permet de faire le rapprochement entre ce luthérien, ce calviniste et ce piétiste, encore que Kopiewskij semble plus indifférent à l'aspect théologique de l'affaire que les deux Allemands, missionnaires de métier et de vocation. Cependant, l'ombre du piétisme plane sur leur action commune qu'il s'agisse de Pause, son agent immédiat, de Kopiewskij qui cherche cyniquement à vendre à Halle ses services et son équipement, de l'école de Glück enfin, qui comptait parmi ses enseignants au moins deux représentants de ce courant. L'action civilisatrice simultanée si persistante des trois hommes n'est-elle pas due au militantisme expansionniste que manifestent certains groupes protestants à cette même époque ? Certaines démarches de Pause, disciple, aide et héritier spirituel de Glück, qui prit la direction du gymnasium à la mort de ce dernier (juillet 1705), font effectivement penser que pour lui, l'enseignement classique était un champ de combat idéologique. Ayant pris ses fonctions, il essaie de consolider son influence sur les élèves en rigidifiant les règles internes de la vie scolaire, et il dénonce l'école russe fondée par les catholiques dans le Faubourg allemand, comme nuisible à la spiritualité des jeunes Russes qu'elle détourne de la foi régnante (!).Toutefois, grâce à son mauvais caractère et aux intrigues des jésuites, Pause échoue dans les deux initiatives et perd, au bout d'un an, son directorat. Tristement, son échec personnel précipite l'échec beaucoup plus déplorable de l'entreprise de Glück. Restée sans moteurs, l'école se dégrade, végète, se scinde en quatre, puis s'évanouit.

81 En 1707 Pause qui subsiste comme précepteur des enfants nobles, excelle dans les traductions à caractère scientifique et civilisateur. Le baron Hüyssen, précepteur de l'héritier du trône, l'associe à l'éducation de son royal élève auquel Pause enseigne l'histoire et la géographie. Comme lui, Kopiewskij et Glück, chacun dans son temps, ont

contribué à former l'esprit du jeune Aleksej Petrovich. En 1699, le Polonais, sur commande du tsar, édite pour lui à Amsterdam *L'introduction dans l'histoire.* Quant à Glück, depuis 1703 il ne cessait de traduire les livres scolaires à l'usage du prince. Mais leurs efforts visant à former l'héritier dans l'esprit de l'intellectualisme à l'européenne aboutirent à un échec total. Influencé par sa famille maternelle, le prince resta fidèle à la tradition ancestrale et trahit la cause de son père en complotant contre lui. A la suite de quoi il fut arrêté, jugé, condamné, et mourut en prison en 1717.

82 La tradition de l'enseignement classique latinisé de mouture protestante s'est heurtée à une forte résistance, et elle a suscité des débats violents. Dans le domaine du spirituel, la lutte pour les âmes et les esprits allait se poursuivre jusqu'à nos jours. Le nombre toujours croissant de traductions latines, allemandes, françaises, hollandaises, italiennes et autres, imprimées et manuscrites, devint pourtant dès cette époque un fait accompli, quand bien même leur contenu ne cessait de soulever contestations et désaccords. Le besoin de trouver des arguments critiques probants tendait à civiliser le débat. Le savoir européen mis au service de la modernisation triompha implicitement dans le domaine de l'utilitaire. Le guide sur l'art de navigation de Kopiewskij trouve sa place dans ce contexte : on le voit à l'usage des marins jusqu'au XIX^e^ siècle. Son *Arithmétique* aurait été le premier manuel de Lomonossov. Que nous reste-il de l'héritage de Glück et Pause ? Leurs anciens élèves qui dans les décennies suivantes exercèrent dans la plus haute administration ; les traductions des manuels à caractère civilisateur et des ouvrages scientifiques de référence ; la poésie métrotonique ; l'image fascinante de l'érudition ; l'exemple du respect devant la science et l'initiation à ses fondements ; expérience abandonnée mais dont le souvenir inspira de lointains successeurs. Est-ce un échec ?

A l'origine d'une nouvelle culture scientifique et technique : Jacob Bruce (1670-1735)

83 L'action civilisatrice de Jacob (James Daniel) Bruce, guerrier, diplomate, ingénieur et savant, est indissociable de son étonnante personnalité et de son parcours extraordinaire, que seule l'époque pétrovienne pouvait promouvoir. Ce même contexte qui favorisa l'épanouissement de ses talents multiples et variés, contribua à envelopper sa vie d'un voile mythique qui finit par occulter son œuvre. La mémoire historique renvoie en effet une image de lui dédoublée et floue, à la fois celle d'un homme d'esprit et d'action qui servit avec beaucoup de distinction la cause des réformes, et celle d'un personnage légendaire et immatériel, presque spectral, que la postérité gratifia des titres de sorcier, de nécromancien, voire, comme Pouchkine, de « Faust russe ».

84 En fait ce modeste enfant de Kukuj est l'arrière-arrière-arrière petit-fils du septième baron de Clackmannan et donc rejeton collatéral de l'une des plus anciennes maisons aristocratiques écossaises. Elle donna au XIV^e^ siècle à ce pays ses deux glorieux rois, Robert I (1274-1329) et David II (1329-1371) Bruce, et par la lignée féminine fut à l'origine de la dynastie royale britannique des Stuart.[9] Fils et petit-fils d'émigrés britanniques obligés de fuir leur patrie à la suite de l'ascension de Cromwell, Bruce naît et grandit dans le milieu euro-cosmopolite du Faubourg allemand moscovite, avec ses précepteurs érudits protestants et catholiques, ses beaux rassemblements de livres et d'objets précieux, sa culture multilingue et close. Représentant des « étrangers moscovites » de la troisième génération, il est l'ami d'enfance du tsar et l'accompagnera dans toutes les campagnes militaires de ce règne tumultueux. Éduqué d'abord au sein

de sa famille, il approfondit sa formation en Europe lors de la Grande Ambassade au moment où une vingtaine de ses membres se rendent en Angleterre. Sa maîtrise des langues et son intérêt pour les mathématiques, l'astronomie et les sciences naturelles, font de lui un compagnon précieux du tsar, qu'il assiste dans toutes ses visites et dont il oriente les intérêts scientifiques. Se perfectionner en mathématiques et en navigation, acheter les instruments scientifiques de mesure et les livres de navigation et de construction navale, trouver pour le service russe de bons mathématiciens, telles sont ses charges principales auxquelles Pierre Ier attache une importance considérable. Outre les frais de séjour et d'enseignement généreusement subventionnés, Bruce eut droit à un petit yacht en bois de cyprès acheté à « Ivan Kolsun », son professeur des mathématiques anglais (Valentin Boss a identifié ce professeur comme John Colson, 1680-1730, ami de Newton et Flamsteed).

85 Partageant ses occupations entre la guerre, l'intendance, la gestion et l'organisation, Bruce accède aux postes-clés dans la haute administration : grand-maître de l'artillerie (1704, 1711), général-directeur des fortifications (1720), président des Collèges des Mines et des Manufactures (1717), directeur de l'Hôtel de la Monnaie (1720), général-feldmaréchal, sénateur, comte (1721). Curieusement, il décline une offre royale des plus gratifiantes, le rang du conseiller secret qui devait l'élever à la seconde position au sein de la hiérarchie civile. Démarche hors du commun à l'époque où la nouvelle élite d'État s'arrache les grades et les titres apportant noblesses et richesses, que Bruce justifie par l'impossibilité pour un anglican de participer aux débats orthodoxes, obligation que ce nouveau rang lui imposerait naturellement.

86 L'expérience anglaise de Bruce fut décisive pour sa formation intellectuelle et pour la construction de sa personnalité. Elle fut également fondamentale pour ses initiatives civilisatrices. Premier newtonien russe, Bruce se trouva à court d'interlocuteurs susceptibles de partager ses intérêts scientifiques, parfaitement opaques pour la masse de ses compatriotes russes sauf peut-être pour le tsar que sa curiosité naturelle rendait apte à comprendre sinon l'essence des théories newtoniennes, du moins leur importance pour l'astronomie. L'analyse de ses activités éditoriale, éducative et civilisatrice, incite à croire qu'il s'agissait pour lui d'un effort conséquent visant à former une population de spécialistes ouverts au monde des sciences européennes.

87 A commencer par l'École de navigation qu'il fonda avec Vinius à Moscou en 1701 mais dont l'idée remontait probablement à son séjour en Angleterre en 1698. L'hypothèse de Boss selon laquelle les fondateurs de l'école russe s'étaient inspirés de l'exemple de la Royal Mathematical School of Christ's Hospital de Londres (1673) d'où la Royal Navy puisait ses divers techniciens, semble d'autant plus plausible que deux des élèves de Londres, les jeunes mathématiciens Stephen Gwyn(ne) et Richard Grice, furent recrutés au service du tsar comme assistants de Farquharson. L'atelier de Kiprijanov associé à l'École de navigation à partir de 1705 devint, sous la direction de Bruce, un fief éditorial où ses collègues professeurs écossais et russes pouvaient mettre en pratique leurs projets didactiques.

88 La recension de ses traductions réalisées entre 1703 et 1723 fait ressortir une logique rigoureuse dans la succession des sujets traités. Les travaux qui paraissent pendant les six premières années sont consacrés aux divers domaines des mathématiques élémentaires (logarithmes, trigonométrie et géométrie). Suivent les ouvrages de fortification (1708-1709) et d'artillerie (1709-1711), puis, en 1709, une tentative de traduire un traité de mécanique qui échoue pour des raisons lexicographiques.

Viennent ensuite les travaux consacrés à la géographie et à la géodésie. Intervient une époque où les livres traduits, compilés ou rédigés, appartiennent à d'autres genres : dictionnaires et grammaire de la langue néerlandaise, un ouvrage à caractère pédagogique traitant des normes de comportement. Enfin, le *Cosmotheoros* de Huygens (que du moins il supervisa et corrigea), ouvrage qui franchit un grand pas vers la science. Réalisés entre 1717 et 1724, tous les travaux à caractère plus général traduisent le changement dans la politique éditoriale du tsar.

89 En revanche, le programme civilisateur de Bruce peut être résumé dans les termes suivants : formation des spécialistes de profil large, experts dans les divers métiers technico-militaires, qui seraient susceptibles de comprendre les théories scientifiques. Contrairement au projet de l'enseignement classique qui ne survécut pas à ses promoteurs, celui de l'enseignement technique lancé par Bruce prit racine de son vivant avec une série d'écoles techniques qui firent preuve d'une grande vitalité.

90 Sa remarquable érudition et sa fidélité personnelle au tsar et aux réformes lui avaient assuré une faveur presque sans faille du vivant du monarque. Son flair de courtisan et sa dignité intelligente lui permirent d'éviter la disgrâce et l'exil dont tombèrent victimes la plupart de ses anciens compagnons de route, durant les deux règnes suivants. En 1725, aussitôt après le décès de Pierre, il renonça aux jeux du pouvoir, s'éloigna du trône et retourna à Moscou. Il acheta un domaine dans la proche banlieue, Glinki, et s'y réfugia, partageant sa vie entre cette campagne et la tour Suharevskaja, premier local de l'École de navigation. L'étage élevé de cette tour où il passait régulièrement des nuits sans sommeil, abritait l'observatoire et les quelques laboratoires de l'école que son ancien directeur utilisait dorénavant pour mener ses propres expériences. Sur ces travaux solitaires, très peu de choses sont connues. Cinq lettres qu'il adressa entre 1726 et 1731 à Leutmann, professeur de mécanique et d'optique de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, versent quelques lumières sur ses occupations scientifiques d'alors : outre les observations astronomiques, il s'intéressait aux problèmes de l'optique pratique, recherchait les méthodes précises de la définition du poids spécifique des métaux et les procédés de leur épuration. Ces dernières recherches étaient certainement liées aux problèmes de la Monnaie qu'il avait d'abord connus au London Mint (dirigé par Newton), ensuite à l'Hôtel de la Monnaie russe (dirigé par lui même puis par son disciple Tatishchev). Son autre loisir consistait à fabriquer des instruments scientifiques : un grand miroir concave pour le télescope réflecteur et deux longues-vues faits de la main de Bruce étaient d'une qualité équivalente à celle des meilleurs échantillons de l'époque. La correspondance qu'il entretint avec Léonard Euler dans les années 1732-1733 témoigne de l'intérêt que jusqu'à la fin de ses jours il ne cessa de porter aux mathématiques pures et à leurs applications (géométrie analytique et balistique). Les archéologues qui ont récemment exploré la maison de Glinki sont arrivés à une conclusion étonnante : les vestiges architecturaux indiquent que Bruce y avait aménagé un observatoire.

91 Paradoxalement, outre les quelques manuscrits, objets et lettres éparses, il ne laissa aucun héritage scientifique. Pionnier de la recherche dans son pays, précurseur immédiat de l'Académie des sciences, il n'entretint avec elle que des liens ponctuels et épisodiques. De ses activités de savant, si insolites dans le contexte moscovite, il ne reste que des légendes obscures, que l'image du nécromancien pourvu d'un pouvoir magique sur les êtres et les choses, d'un spectre nocturne hantant l'imagination des habitants de l'ancienne capitale. Son comportement durant les derniers onze ans de sa

vie rappelle étonnamment celui d'un aristocrate britannique, érudit et riche, qui s'offre le luxe de faire des occupations scientifiques un loisir appelé à satisfaire sa curiosité. Sur ses armoiries de comte il avait choisi pour soutenir le bouclier deux figures héraldiques du Royaume Britannique, le lion et le licorne, l'Angleterre et l'Écosse, le tout scellé par l'orgueilleuse devise de ses ancêtres écossais « Fuimus » - « Nous fûmes ».

La « mission de Prague »

92 Il s'agit d'un groupe à part parmi les traducteurs pétroviens, même si par leur formation et leur appartenance sociale ses membres seraient à placer parmi les traducteurs religieux. Mais ils forment pour la première fois une équipe de collaborateurs à compétences complémentaires réunis pour accomplir à l'étranger une mission commune et programmée. Ils sont associés à un projet original, inspiré à la fois par les aspirations civilisatrices du tsar et par son expérience européenne. Ce projet inaugure le phénomène de « résidences scientifiques » dont les représentants envoyés à l'étranger aux frais de l'État russe, avaient pour mission officielle de recueillir l'information sur les diverses réalisations à caractère scientifique. Il vise à étendre le champ d'action des chercheurs d'information sur l'aire de culture slave. Sur ce point le choix de Prague comme lieu de résidence des cinq traducteurs qui y séjournèrent de 1717 à 1721 s'explique notamment par une conjoncture linguistique unique dans son genre, le trilinguisme de l'élite intellectuelle de Prague né au confluent des mondes slave et germanique et enrichi par l'érudition latinisante des jésuites.

93 Ce choix est clairement explicité dans deux lettres que Pierre I[er] envoya en décembre 1715 à Veselovskij, ambassadeur russe à Vienne. C'est là qu'on trouve en germe le projet qui deux ans plus tard se concrétisa dans la « mission de Prague ». Outre la commission de recruter au service de la Couronne les scribes et d'autres fonctionnaires des différentes administrations autrichiennes « parmi les bohémiens, les silésiens ou les moraves qui connaîtraient la langue slave », le tsar chargeait son ambassadeur de trouver les ouvrages suivants : « Lexicon universalis publié à Leipzig chez Thomas Fritch, un autre Lexicon universalis également où on parle de tous les arts < ...> publié en Angleterre en leur langue et le trouver en latin ou en allemand » et « le livre jurisprudence », et aussitôt après, se rendre à Prague pour discuter avec les professeurs des écoles jésuites de leurs traductions.

> « Et puisque certaines de leurs paroles sont différentes de notre langue slave, nous pouvons leur envoyer quelques Russes qui connaissent le latin et sont capables de mieux exprimer leurs paroles dissemblables en notre langue ».

94 Sur quoi il conclut fermement :

> « Applique-toi dans cette affaire puisque nous en avons un grand besoin ».[10]

95 La remarque du tsar relative « aux certaines paroles dissemblables » mérite un commentaire. Pierre I[er] *sait* qu'il y a des dissemblances mais que dans l'ensemble la langue tchèque écrite serait plutôt compréhensible pour les Russes. Sa confiance à l'égard des différents vernaculaires slaves comme médiateurs de communication se fonde à la fois sur le sentiment intuitif du caractère universel de l'ancien slavon et sur l'ignorance des situations réelles. Lorsque durant la Grande Ambassade le tsar conçoit cette idée, il munit Grigorij Ostrovskij envoyé explorer les « terres Slavène ou Slovaque

et Shkljavone <Dolmatie - IG> », d'une instruction qui contient, entre autres, les propos suivants :

> « se renseigner si le peuple slavène utilise la langue slave et s'il est possible à un homme russe de communiquer avec eux et de les comprendre ? »[11]

96 Quant à la Bohème, il la connaît puisqu'il a visité ce pays en 1698, en 1711 et en 1712.

97 L'importance que le tsar prête à son projet se confirme par l'insistance avec laquelle il suit l'affaire en 1716 et 1717 alors qu'il pressent la fin victorieuse de la guerre du Nord et entreprend son deuxième grand déplacement en Europe, le voyage diplomatique qui doit affirmer dans l'Europe entière sa nouvelle image de souverain puissant et instruit. Il pense à une série de réformes visant à réorganiser ses administrations militaires et civiles selon les principes de rationalité et du droit européen. Les relations que la Russie entretient avec le gouvernement de Vienne et les contacts personnels du tsar avec l'Empereur rendent le projet réalisable sur le plan politique. Veselovskij, de son côté, « s'applique » comme il ressort de ses rapports que le tsar reçoit en route et auxquels il répondra en avril et en juillet 1716 de Danzig, puis de Pirmont. En février 1716, il se réjouit de l'accord d'un jésuite de Prague pour traduire en russe deux lexicons et le traité juridique pour la somme raisonnable de 300 tallers. Il constate aussi que, vu son volume, le travail est long et difficilement abordable pour un traducteur même si on lui adjoint deux assistants russes experts en latin. Il en découle une nouvelle directive à l'ambassadeur : négocier avec les jésuites de Prague, moyennant les promesses de rémunération intéressantes, une collaboration plus durable et régulière « pour qu'on puisse continuer à leur envoyer pour la traduction toutes sortes de livres dont nous aurons besoin <...> Et pour cela, nous allons <...> leur envoyer en aide des moines de Kiev <.> qui s'y connaissent en latin ».

98 A Prague l'affaire commence et le décès du premier traducteur jésuite trouvé par Veselovskij ne l'arrête même pas. Comme ne l'arrêtent guère les exigences plus élevées du remplaçant, « un autre historiographe tchèque qui veut traduire lesdits lexicons en un an, sous la surveillance du recteur Libertin, pour la somme de 500 chervony ».

99 Le connaissant peu favorable à l'augmentation des dépenses, peut-on trouver une meilleure preuve du caractère impérieux de ce projet que la façon dont le tsar tranche le problème financier : si le traducteur n'accepte pas nos conditions, acceptez les siennes. Pourvu qu'il traduise !

100 Se pose enfin concrètement le problème des traducteurs russes, deux bons latinisants, moines ou civils et deux à trois scribes, des sous-secrétaires que dès avril 1716 Musin-Pushkin est chargé de trouver et d'envoyer à Prague avec des appointements fixés et l'indication ferme de ne pas quitter la ville sans ordre même si les lexicons sont traduits ;« puisque, rajoute le tsar, je vais leur écrire incessamment sur la traduction des livres ».

101 L'équipe qui vient de Moscou à Prague en automne 1716 comprend quatre personnes, dont pour sûr Ivan Voejkov, ancien élève de l'Académie slavono-gréco-latine, et Théophile Krolik, moine du monastère Spasskij formé à l'Académie Kievo-Mogiljanskaja et préfet de l'académie moscovite, accompagnés de l'élève de poétique Maxime Suvorov et du dragon Vasilij Mamyshev. Deux autres personnes, « étudiants en syntaxe », Vasilij Kozlovskij et Filip Anohin, rejoindront la petite colonie russe l'année suivante, en provenance d'Amsterdam où quelques jeunes gens avaient été conviés par le tsar au

printemps 1717. Pour eux, comme pour Suvorov, traduire est plutôt un pendant de leurs études en « sciences libérales » à l'université de Prague.

102 Selon la correspondance synodale, les trois étudiants remplirent leur mission. Quant à la première et principale mission de traduction, ses résultats sont d'une ambivalence quelque peu stupéfiante. On ne dispose à ce jour d'aucune trace tangible du travail pluriannuel, ni publications, ni manuscrits, ni même brouillons.[12]

103 Quoi qu'il en soit, le rendement effectif de l'équipe de Prague paraît maigre sans doute en raison d'une erreur de conception du projet et des défaillances administratives. Suivant la méthode censée faciliter leur tâche, le travail des traducteurs tchèques et russes se déroulait en deux temps. D'abord les jésuites versaient en tchèque les textes allemands, ensuite les Russes essayaient de rendre la version intermédiaire compréhensible pour leurs compatriotes. Le texte tchèque devait constituer un brouillon transposable en russe moyennant une simple correction. Or cette démarche fondée sur l'idée de la similitude des deux langues était inopérante. Les traducteurs russes s'en rendirent vite compte et, inquiets, sollicitèrent l'intervention de l'ambassadeur. Finalement, Krolik obtint l'autorisation de traduire directement de l'allemand en russe le lexicon de Buddeus et réussit ainsi à Prague la traduction des deux volumes. Le travail de Voejkov fut repris par Suvorov qui le poursuivit dans la mesure de ses capacités.

104 C'est pourtant grâce à Voejkov et à ses lettres désespérées mais pleines de dignité, qu'on apprend la triste réalité quotidienne de la subsistance des Russes à Prague. Ces envoyés de l'État chargés d'une tâche importante vivaient dans la plus déplorable misère. Il semble qu'on les avait oubliés. Les premières économies dépensées, ils se trouvèrent dans l'impossibilité chronique de payer les repas et l'hébergement, le bois et les chandelles, sans parler des outils indispensables dans leur travail, dictionnaires et grammaires des langues européennes. Citons l'aveu découragé de Voejkov en août 1717 :

> « L'argent que nous avons reçu il y a un an a été dépensé <...>, et suite à cela nous nous sommes retrouvés dans le plus grand trouble, et nous craignons toujours que notre situation misérable dans cette contrée ne porte atteinte <...> à notre État et que nous mêmes, nous nous éteignions comme des mouches sans aide qui nous parvienne de nulle part ».

105 Endetté, Voejkov se retrouva en prison d'où l'ambassadeur, pour une fois, le libéra moyennant une somme d'argent. Mais le traducteur ne survécut pas à l'épreuve de la misère et mourut à Prague en 1720. Les autres rentrèrent en Russie l'année suivante. Cette situation était d'ailleurs fort banale. Les problèmes financiers de l'État, la défaillance des mécanismes de transmission, le dysfonctionnement chronique des interfaces administratives, l'incurable routine bureaucratique, les abus des responsables, tel était l'héritage des époques précédentes que les réformes pétroviennes ne parvinrent pas à déraciner.

106 Typiques sans plus furent les parcours ultérieurs des ex-résidents. Ils sont pour la plupart assimilables à ceux des traducteurs religieux dans la mesure où tous les quatre réussirent à se faire incorporer dans les divers services du Saint Synode. Krolik, le plus expérimenté de tous, réintégra la filière religieuse et accéda au rang élevé d'archimandrite. Suvorov, nommé en 1721 traducteur de l'imprimerie de Saint-Pétersbourg, quitta ce poste au bout de trois ans et partit avec sa famille en Serbie comme enseignant-missionnaire. Anohin et Kozlovskij, après une période de précarité

humiliante, obtinrent enfin au bureau du Saint Synode des postes modestes de traducteurs de latin, d'allemand et de français.

107 En revanche, aucun des quatre membres de la mission de Prague n'abandonna le travail littéraire comme en témoignent leurs traductions réalisées en Russie. Ici aussi, Krolik l'emporte puisque son oeuvre littéraire dépasse largement le cadre des traductions. Intellectuel du moule académique, il épouse la cause des réformes et met à leur service son éloquence de prédicateur et son habile plume d'écrivain et rédacteur. Il se trouve associé, avec Prokopovich, à la rédaction du *Règlement spirituel,* l'un des documents politiques fondateurs de ce règne. Dans la traduction, il excelle à tous les niveaux : comme co-rédacteur *(Georgica curiosa* de W. von Hochberg, avec Kozlovskij et Rosenblut), comme traducteur à part entière *(La parole sur la paix bienheureuse* de Lopatinskij versée par lui en allemand) et comme coordinateur (La *description des oeuvres de Jules César* dont la version en russe est assurée sous sa direction par six traducteurs). Enfin, il fut probablement le seul à poursuivre dans la Moscovie le travail entamé à Prague.

108 La contribution plus modeste d'Anohin et Kozlovskij s'inscrit dans la lignée des activités des traducteurs religieux. On cite comme étant de leur main les versions russes manuscrites des *Histoires de Socrate* et des quatre livres de *l'Histoire de Jules César,* Anohin ayant également traduit en russe la grammaire française. Leur traduction en commun de *Georgica curiosa, oder das adelische Land-und-Feld-Leben,* ouvrage en trois volumes de W. von Hochberg consacré à l'agriculture, (Nürnberg, 1716) porte sur un livre récent de langue allemande. Ne fut-il pas amené de Prague par l'un des coéquipiers ?

109 Un flou troublant persiste à ce jour sur les résultats de cette mission. Si réduit que fût le travail accompli, il se matérialisait par des manuscrits que les traducteurs avaient rédigés et des livres qu'ils avaient achetés.

> « J'ai des livres latins, allemands et français de différents formats <...>. Et je souhaite que <...> lesdits livres soient pris à la bibliothèque synodale pour le prix de 50 roubles que j'en avais donné à Prague et qu'il soit ordonné de me donner <... > pour la somme indiquée des livres slaves dont j'aurai besoin » [39].

110 Cette lettre de Suvorov est l'un des rares documents qui versent une lumière sur leurs activités au titre de résidents scientifiques. Le catalogue d'une centaine de titres joint en annexe renseigne à la fois sur les intérêts de l'acquéreur et sur les opportunités qu'offrait alors en matière de livres le marché de Prague.

Théophane Prokopovich. Frontispice gravé du livre *Slova i rechi*, vol. I.,SPb,1760.

111 Il montre une variété considérable des thèmes et des origines géographiques. Malheureusement, on n'en sait pas plus sur le sort de ces livres que sur celui des manuscrits déposés par les traducteurs à l'imprimerie du Saint Synode, ou conservés dans leurs papiers personnels. Est-ce le signe d'un désintérêt du tsar vis à vis d'un projet manqué ? Le fait que de son vivant, Pierre I[er] ne réitéra plus de tentative de ce genre semble un argument en faveur de cette hypothèse. Pourtant, l'idée des « résidences scientifiques » survivra à l'échec de cette mission. Elle sera reprise par ses successeurs et deviendra sur le long terme une des filières les plus efficaces du transfert scientifique et technique.

L'art de traduire

112 Les historiens de la traduction mettent en exergue l'ancienneté de ce genre littéraire en Russie. L'époque pétrovienne hérita en fait d'une tradition pratiquement aussi ancienne que celle de l'ancien slavon et investie comme lui d'une forte connotation religieuse. Héritage par ailleurs assez lourd et chargé de violentes polémiques qui, surtout dans le deuxième XVII[e] siècle, opposèrent les partisans de deux manières d'interpréter la parole divine : littérale (mot par mot, sans rien changer) défendue par les grécophiles tels que Efimij Chudovskij et « synthétique » (mot et sens, sans rien laisser) promue par les latinisants polonophiles tels que Simeon Polockij. Un troisième courant se profila simultanément au sein de ce deuxième groupe, incarné cette fois-ci par un polonophile d'orientation protestante, Avramij Firsov qui traduisit du polonais en russe (1683) le psautier calviniste (la Bible de Brest, 1563). Ce dernier utilisait les principes des traducteurs protestants qu'on peut résumer comme « sens commenté, langue simplifiée ».

113 Les bouleversements du règne pétrovien ont amené certains philologues à y voir une rupture presque totale avec l'époque antérieure. L'analyse des styles des traducteurs russes du premier XVIII[e] siècle a conduit Nikolaev à émettre un avis plus pondéré. Pour lui, les réformes de Pierre I[er] ne firent qu'actualiser l'idée de *translatio studii* en lui donnant une connotation patriotique et une dimension nouvelles. Ainsi Andrej Hrushchev, pensionnaire pétrovien, officier de marine et traducteur d'ouvrages classiques et religieux, préfaça la version russe de la *Consolation spirituelle ou la voie de Jésus Christ* de Thomas a Kempis,[13]dans les termes suivants :

> « Trois objectifs m'ont incité à traduire ce livre <...>. Premier objectif : mon devoir est de servir ma patrie puisque chaque homme naît non pas pour soi-même mais pour l'utilité et le service de tous. Autre objectif est que ce livre a été non seulement traduit en toutes les langues européennes <...> mais que les barbares l'ont en leur langue et l'estiment mieux que leurs propres livres sacrés. <...> Quand les barbares possèdent un tel livre chrétien, pourquoi nous, chrétiens, ne l'aurions-nous pas ? <... > et nous, chrétiens, le connaissons peu ou ne le connaissons point, et nous ne l'avons pas en notre langue <.>. Le troisième objectif découle des deux premiers, voyant ce livre utile à tout chrétien dans toutes les langues et dans toutes les confessions, je n'ai pas voulu être un vil esclave et ensevelir le talent me venant du seigneur, mais l'employer à l'usage de tous les gens et voir ce livre en notre langue slavenorusse » [41, p. 111].

114 Ce passage fameux marque la naissance d'une nouvelle mentalité professionnelle mise en connexion directe avec l'idée de l'utilité publique. Les trois principes qui la sous-tendent, celui de responsabilité civile, celui de fierté nationale et celui d'une conscience linguistique pionnière sont parmi les motifs récurrents de nombreux écrits des traducteurs de l'époque pétrovienne. L'essentiel de ces problèmes se résume en trois interrogations : en quelle langue traduire ? quoi traduire ? comment traduire ? Au XVII[e] siècle la question du choix de la langue de traduction ne se posait même pas, c'était l'ancien slavon. Les deux autres méritent un commentaire.

Que traduire ?

115 Le choix des sujets venait essentiellement du commanditaire suprême. Tout travail insatisfaisant soit par son sujet soit par sa qualité n'avait aucune chance de voir le jour. La montée spectaculaire de l'intérêt pour les ouvrages utilitaires allait de pair avec une attention accrue envers les diverses oeuvres politiques, historiques, juridiques et civilisatrices. Cette extraordinaire variété des domaines traités semble caractériser la politique réformatrice visant la construction de l'État absolutiste. La prolifération de textes traduits, interprétés ou compilés, dont la part dans la production écrite resta longtemps écrasante (80 %), fut un élément constitutif des trois piliers d'une nouvelle puissance étatique : son régime technique à forte composante militaire, son organisation administrative à l'appareil bureaucratique développé, et son idéologie munie de puissants dispositifs de propagande. S'agissant des « arts » techniques, on privilégiait les ouvrages les plus récents alors qu'en sciences humaines la visée était plus étendue : s'initier à l'ensemble des idées européennes de post-renaissance. Cela élargissait le cadre chronologique des titres et des éditions sélectionnés qui s'étendait des auteurs contemporains aux classiques du Moyen Age et de l'Antiquité. Les traducteurs des ouvrages spécialisés devaient faire face aux difficultés parfois très complexes et subtiles de l'adéquation lexicographique. Quant aux traducteurs des oeuvres humanistes, leur effort portait surtout sur les réflexions théoriques autour de

leur art. La tradition de préfacer leurs versions russophones par quelques considérations relatives aux questions du style, souvent assez prolixes, nous permet aujourd'hui de les suivre dans leurs recherches créatrices visant, notamment, à résoudre le problème de fond : comment traduire ?

Polikarpov contre Kopiewskij : reconduction du débat ancien...

116 La polémique fut amorcée par Fedor Polikarpov, directeur de l'Hôtel de l'imprimerie à Moscou. Dans l'introduction à son abécédaire trilingue publié en 1701, il attaqua les innovations éditoriales de Kopiewskij, rédacteur du *Nomenclator* également trilingue et publié à Amsterdam en 1700. Le Polonais avait introduit l'usage d'annexer à ses manuels des textes didactiques à caractère laïc à la place des sentences religieuses. Sans désigner ouvertement Kopiewskij, le pieux Polikarpov exprima son désaccord avec les pratiques vicieuses de celui-ci en déclarant que le lecteur de son abécédaire à lui n'y trouverait point de discours d'un quelconque Ciceron, Virgile ou Ovide, ni de fables ridicules d'Esope le Phrygien, mais les commandements divins, la sainte parole patriarcale et la sagesse théologienne [45-1, p. 174-177]. Polikarpov s'acharne contre son collègue avec d'autant plus de véhémence que son abécédaire reprend en grandes lignes l'organisation thématique du *Nomenklator.* 19 sections coïncident dans les deux ouvrages, ensuite l'ordre des thèmes diverge et leur nombre se réduit chez l'imprimeur moscovite (27 thèmes contre 47 chez Kopiewskij) au détriment de certains sujets bannis, la cuisine, le cheval et l'étable, le bain et le barbier, le tissage....

Comment traduire, les néo-cicéroniens contre les atticistes, et Pierre Ier contre tous

117 La dispute tournait autour du style. L'usage de commenter en le critiquant le style de l'original, ignoré des traducteurs du XVIIe siècle, fut introduit par les lettrés latinisants, traducteurs principaux des auteurs néo-latins, qu'étaient alors principalement les moines de l'académie de Kiev : Prokopovich, Buzhinskij ou Kohanovskij. Ils reprirent pour leur compte la polémique philologique qui depuis plus de quinze décennies avait opposé en Europe occidentale les représentants de deux principaux courants littéraires, le *cicéronisme* et l'*atticisme.* Le débat auquel avaient participé des penseurs de la taille d'Erasme de Rotterdam, Michel Montaigne ou Francis Bacon, allait au fond loin au delà de la façon de disposer les mots. C'était, pour chacune des parties, un mode de penser chargé de connotations éthiques et politiques sérieuses. Cette polémique ayant débordé le domaine des belles-lettres envahit au XVIIe siècle les champs voisins de la prose épistolaire, historique, philosophique et scientifique, ceux-là exactement où excellaient les érudits ukrainiens.

118 Les remarques désapprobatrices parfois très revêches dont abondent les préfaces des traducteurs russes du premier XVIIIe siècle lorsqu'ils émettent leur avis sur le style de l'original, ont conduit Nikolaev à conclure qu'ils « se sont retrouvés dans le camp des adversaires de l'atticisme » [41, p. 116]. Cependant, dans sa *Rhétorique* Prokopovich tourne en dérision le virtuel « cicéronien » orthodoxe, épigone servile du grand ancêtre antique. Mais alors que le processus de sécularisation tendait à envahir l'ensemble des phénomènes culturels, les traducteurs religieux durent reporter leurs polémiques professionnelles sur l'aire beaucoup plus étendue et diversifiée de la prose mondaine en langue « slavenorusse » et repenser leur problématique en termes de la stylistique

de la traduction et non de celle de l'original. La formule classique *non verbum pro verbum* prit donc, grâce à leurs réflexions, un sens nouveau, et les passages où les traducteurs pétroviens mettent au clair leur position sont très révélateurs de cette prise de conscience.

119 Simon Kohanovskij, traducteur russe des *Politicorum libri* de Justus Lipsius, avertit dans son introduction ceux qui voudraient lire ses modestes oeuvres

> « qu'en écrivant lesdites explications <...> il n'a pas regardé partout sur les mots latins de Just Lipsius mais qu'<il> a regardé seulement la force de l'histoire, pour que l'histoire en langue russe soit véridique, claire et compréhensible pour chacun ».

120 Ensuite il commente sa méthode : là où l'auteur latin lui a semblé trop succinct, obscur et implicite,

> « le besoin était d'écrire la même chose avec des mots plus amples et de décrire certains entourages indispensables » ;

121 au contraire là où certaines histoires lui ont paru trop étendues et obscures, il

> « crut utile de les abréger et de les expliciter » ;

122 enfin les quelques passages dont la nécessité lui a semblé douteuse, il

> « jugea bon de les exclure des exemples et de mettre à leur place d'autres, indispensables, extraits de <...> Titus Livius. Car il faut que le bienveillant lecteur sache que dans cette traduction je ne fus pas subjugué par le style dudit auteur, mais que je servis la vérité seule, pour que soit modifiée au minimum la force et la vérité de l'histoire » [34].

123 La visée est formulée : l'énoncé *en langue russe* exprimé clairement afin d'être compréhensible. Le texte de l'original est désacralisé (c'est le moine qui parle !), il a cessé d'être un joug redoutable et ne pose plus que des problèmes de caractère technique surmontables lorsqu'on s'y prend avec conviction et détermination. Le latin, ce monstre sacré, est de plus en plus perçu comme une langue médiatrice, une espèce de passerelle entre la pensée de l'auteur et le lecteur national. La fonction principale du traducteur consiste donc à *traduire la pensée* en disposant à sa guise des procédés stylistiques, quitte à laisser ce qui gène la compréhension ou à rajouter ce qui l'aide. La date, 1721, est importante pour comprendre la distance parcourue par ces gens élevés dans la tradition classique. On la mesure en comparant ce mémorandum de Kohanovskij avec le propos du brillant Prokopovich émis avant 1711, à l'occasion de son travail sur la traduction de *Simbola christiana politica* de Faxardo :

> « J'ai dû réfléchir longtemps à comment ne pas travailler en vain sur son exposé. Si on tentait de le traduire sans garder aucune trace de sa parole, ce serait une chose confuse, obscure et dure. Si quelqu'un voulait interpréter sa parole par une image différente <.>, ce ne serait pas traduire mais écrire quelque chose de sien, de nouveau. Entre l'un et l'autre, nous essayons de trouver une certaine moyenne mais je ne crois pas pouvoir satisfaire maintenant le souhait de votre majesté <...> puisqu'il n'est pas possible de chasser toute l'obscurité <...> en traduisant ce livre en langue slavène » [41, p. 119].

124 L'ouvrage de Faxardo est la seule traduction connue de la main de Théophane Prokopovich. Mais on sait que celui-ci se montra partisan actif de la traduction technique en langue russe et qu'il fut lui-même rédacteur des textes statutaires réglementant le fonctionnement des armes techniques. Sa maîtrise virtuose de la parole écrite fit de lui l'un des écrivains les plus connus de son époque, et contribua à donner à la langue russe sa forme littéraire. En matière d'éthique professionnelle, il se rangea parmi les précurseurs des idées qui ne devaient prendre racine que beaucoup

plus tardivement, étant donné que la conscience juridique en tant que telle n'était pas encore éclose au premier XVIII[e] où les réformes n'allaient que commencer. Créer une langue écrite était une priorité absolue et les considérations d'ordre éthique pouvaient attendre. C'est d'ailleurs au sein de ce groupe des traducteurs techniques que germa l'idée de la priorité de la langue nationale qui servit de base à la nouvelle théorie de la traduction. Pour illustrer ce propos, citons deux extraits de lettres adressées au tsar :

125 Bruce, en mai 1708, à propos de la relecture du traité de l'artillerie de Braun :

> « ledit <livre> est écrit si négligemment que c'est à peine si je ne suis pas obligé d'en corriger chaque ligne non seulement <... > du traducteur auquel ce domaine est inhabituel, mais le créateur de ce livre a adopté un tel style pour son ouvrage qu'il est très difficile de comprendre son avis même à celui qui s'y connaît dans cet art, surtout en ce qui concerne la mesure géométrique <...>. Et je crains que ce problème ne soit pas suffisamment clair pour ceux qui ne sont pas habitués à de telles mesures ».

126 Vinius, le 17 janvier 1709, à propos de la traduction du traité de la mécanique de Sturm :

> « je supplie votre majesté de daigner d'abord écouter ledit traité et de juger par l'esprit vous étant donné du ciel s'il est d'une utilité quelconque aux gens ? Car l'auteur de ce traité écrit d'une façon très lapidaire et dissimulée en se souciant moins de son utilité <... > que de la subtilité de son écriture philosophique ».[14]

127 Chronologiquement cela coïncide avec l'évolution de la politique éditoriale du tsar qui, dès l'introduction du nouvel alphabet en 1707, lance la traduction massive des ouvrages techniques que les oeuvres européennes à caractère civilisateur, philosophique et scientifique suivent avec 5 à 10 ans de décalage. Pendant cinq ans de travail intense et pionnier, les traducteurs techniques accumulent une expérience en matière de procédés et de savoir-faire professionnels, ils sont les premiers à en affronter les difficultés, à commettre des erreurs, à les signaler, à les corriger et à rendre publics leurs problèmes qu'on essaie de régler sur le tas. Le tsar participe activement à ce travail. De bivouac en bivouac, entre deux campagnes, il relit et corrige les traductions, fait des suggestions, donne des indications et enfin, armé de bon sens et de sa propre expérience, formule les principes à suivre. Non pas sous forme de préfaces savantes, mais sous forme de directives épistolaires, claires, et concises qu'on ne peut ignorer. Citons en deux écrites à 15 ans de distance :

128 Pierre I[er] à Ivan Zotov, le 25 février 1709, à propos du traité de fortification de Blondel :

> « le livre <... > que vous avez traduit, nous l'avons lu et les discours y sont traduits très bien et clairement, mais comment apprendre à faire ces fortifications ? <... > Ceci est traduit d'une façon très obscure et peu compréhensible, et ayant corrigé cette feuille, nous l'avons collée dans le livre et l'ancienne, nous l'avons découpée. Nous vous l'envoyons pour que vous y voyiez vous-mêmes des défauts et des confusions, et pour cela il vous faut vous méfier et veiller à traduire plus clairement, et vous ne devez pas traduire mot par mot <... > mais ayant tout compris traduire en votre langue de telle manière que cela paraisse clair ... » [45-1, p. 227].

129 Pierre I[er] à Krolik, Kozlovskij et Rosenblut, en 1724, à propos du traité agricole de von Hohberg :

> « Puisque les Allemands ont pris l'habitude de remplir leurs livres de nombreux récits inutiles pour qu'ils paraissent plus gros, outre la cause elle-même et un bref discours introductif <...> il ne faut rien traduire ; mais que ledit discours ne soit non plus que pour la beauté inutile, mais qu'il soit explicatif et indicatif <.>pour le lecteur, et pour cela, ayant corrigé le traité sur l'agriculture (ayant barré l'inutile) je vous l'envoie à titre d'exemple, pour qu'à son image les livres soient traduits sans

> narrations excessives qui ne font que dépenser le temps et détourner le lecteur » [10].

130 Résumons : principe n° 1 - sens et clarté ; principe n° 2 - jeter tout sauf l'utile et l'indispensable. La seule visée : la langue maternelle. Le seul souci : l'utilitaire. Tout novateur qu'il puisse paraître, ce programme avait un antécédent. Rappelons-nous les principes de la traduction dont s'était inspiré en 1683 Avramij Firsov en traduisant son psautier calviniste, que nous avons résumés dans la formule « sens commenté, langue simplifiée ».

131 Ici encore l'approche d'inspiration protestante l'emporta dans l'ancien débat entre les grécophiles et les latinisants. Mais au calvinisme polonisant Pierre I[er] préféra le modèle luthérien de moule hollandais. Et l'utilitarisme d'inspiration protestante dont il fit montre tout le long de son règne ne contredit en rien le virement de sa politique éditoriale vers les oeuvres humanistes.

132 Le tsar ne se contente pas des instructions ponctuelles dans les lettres privées. Au lieu des préfaces, il rédige des oukases. Celui du 23 janvier 1724 est l'étalon même de clarté dans sa façon de formaliser les théories :

> « Pour traduire les livres, nous avons besoin de traducteurs, et surtout pour les livres d'art, puisque aucun traducteur ne connaissant ledit art ne peut traduire sur ce sujet ; pour cela il faut d'emblée procéder de la sorte : ceux qui connaissent les langues et ne connaissent pas les arts, les faire former en arts ; ceux qui connaissent les arts et ne connaissent pas les langues, les envoyer apprendre les langues, et que tous soient russes ou issus des étrangers nés ici <...> et qui maîtrisent notre langue comme la langue maternelle, parce qu'il est beaucoup plus facile de traduire en sa langue que de la sienne à une langue étrangère. Quant aux arts, ce sont les suivants : mathématiques jusqu'aux triangles sphériques, mécanique, chirurgie, architecture civile, anatomie, botanique, militaris, etc. » [45-1, p. 243].

133 On est à cinq jours de la signature d'un autre oukase historique par lequel, le 28 janvier 1724,

> « Sa Majesté Impériale a ordonné l'instauration de l'Académie, dans laquelle on apprendrait les langues et les autres sciences et arts fameux et où on traduirait les livres » [1].

« ... mais de l'Administration diplomatique utilise les mots ... »[15]

134 L'introduction de l'alphabet civil et l'intensification subséquente de la production polygraphique séculière posèrent le problème de l'expression écrite. Acteurs immédiats de ce processus qui accumulèrent pendant le quart de siècle une expérience sans précédent en matière de création linguistique, les traducteurs pétroviens furent parmi les premiers à formuler ce besoin d'une façon explicite et publique. Créer une nouvelle langue littéraire qui répondrait adéquatement aux besoins du livre laïc fut ressenti par eux comme une des missions prioritaires. La tâche devait être lourde ! Afin d'en donner l'idée, rappelons une histoire assez bien connue. En 1708-1709, Vinius est chargé par le tsar de la traduction d'un traité de la mécanique à partir de *Mathesis juvenalis* de Sturm (1702). En octobre 1709, le manuscrit est transmis à Bruce qui le retravaille d'un bout à l'autre. Les deux manuscrits ont survécu jusqu'à nos jours. Et les deux sont pratiquement illisibles car surchargés de termes confus, un hybride monstrueux de germanismes et de russismes nouvellement inventés. Les termes les plus simples posaient problème pour la traduction : le levier, la roue dentée, le cabestan, etc. Le tsar refusa la traduction de Vinius. Nombre d'autres traductions des ouvrages techniques et

mathématiques ne virent jamais le jour sous forme imprimée alors qu'ils y étaient destinés. Pourquoi ?

135 La réponse est à rechercher dans la langue desdites traductions : elles furent toutes réalisées en russe encore très imprégné de l'influence de l'ancien slavon abondant, de surcroît, en polonismes et en mots dialectaux. Il existe des manuscrits corrigés par la main du tsar : son effort porte à simplifier la grammaire, à alléger la langue. On assiste au travail obstiné visant à créer un langage compréhensible qui élabore son propre lexique, son propre style et ses propres moyens d'expression. Les termes sont puisés dans toutes les langues à la seule condition d'être clairs.

136 La notion de clarté était pourtant très difficile à préciser. Son contenu était aussi confus que celui de simplicité qui n'avait pour unique critère que la négation de l'opacité de l'ancien slavon. Dans l'absence des codifications qui auraient normalisé les différents styles du russe écrit, chacun expérimentait à sa guise. Lorsqu'on lit les textes de cette époque, on a le sentiment que chaque auteur écrit dans sa propre langue, les différences sont beaucoup plus profondes que celles qui distinguent les styles d'auteur dans une langue normalisée. Cette situation linguistique de transition eut cependant le grand avantage de conférer à une nouvelle entité linguistique en train de se construire une exceptionnelle souplesse, une grande ouverture et un potentiel dynamique presque illimité car libre de toute tradition.

137 Cela ne veut point dire que la langue littéraire russe naissait du néant. Dans ce domaine aussi le XVII^{e} siècle avait accumulé un potentiel considérable. S'agissant de la langue écrite, des processus importants étaient déjà engagés. Pour en comprendre le sens, il faut distinguer entre langue écrite, langue littéraire, et langue livresque. La dernière est la plus étroite puisqu'elle concerne uniquement les livres imprimés, alors que la première est la plus large puisqu'elle embrasse toute la production écrite, des oeuvres littéraires aux documents administratifs, des épîtres aux annonces, des ordonnances aux notes privées. Outre l'ancien slavon, langue littéraire et livresque, la Russie du deuxième XVII^{e} siècle connaissait au moins deux autres langues écrites russes plus ou moins développées, l'une plus ancienne, d'origine autochtone, l'autre apparue au dernier tiers du siècle sous l'influence de la tradition ukrainienne. Ce furent la langue des administrations moscovites dite « de chancellerie » qui pendant quelques siècles co-exista avec l'ancien slavon en assurant les fonctions non-couvertes par ce dernier, et le langage populaire, inspiré par la « mova » populaire de la Russie méridionale nouvellement annexée. Sans s'étendre sur le domaine de l'imprimé qui leur était alors interdit, ces deux langues écrites non-littéraires tendaient néanmoins à déborder leurs champs d'action habituels et à investir des aires linguistiques voisines, y compris celle - close-du livresque religieux. Ce débordement plus ou moins spontané ébranlait l'équilibre conventionnel qui assura pendant des siècles les usages complémentaires des langues écrites et les rapports bien définis entre l'écrit et le parler.

138 Curieusement, les différentes manières d'enseigner chacune des deux langues écrites, relevant de la différence de leurs fonctions, contribuaient à intensifier leur concurrence : l'ancien slavon présupposait avant tout la maîtrise de la lecture, donc le savoir passif,[16] alors que la langue de chancellerie, celle des écritures administratives, nécessitait la maîtrise prioritaire de l'écrit, donc le savoir actif. L'aspect passif de l'ancien slavon fut encore renforcé par son caractère sacral et rigoureusement codifié. La langue russe, mouvante, active, non-normalisée, reléguée dans le domaine du quotidien, du populaire et du parler était libre de toute limitation conventionnelle (en

dehors de l'imprimé et du livresque). Elle possédait donc un potentiel évolutif incomparablement plus grand que celui de l'ancien slavon. Ce potentiel se réalisait, notamment, dans le domaine de l'écriture. Ainsi la cursive moscovite élaborée au sein des administrations du XVII[e] siècles devint l'une des composantes de l'alphabet civil.

139 En caractérisant la situation linguistique au début du XVIII [e] siècle, l'historien contemporain Uspenskij arrive à la conclusion suivante :

> « <...> si avant l'ancien slavon normalisé s'opposait au russe non-normalisé comme la culture s'oppose au chaos <...>, il se forme maintenant dans la conscience linguistique la représentation d'une spécifique langue non-livresque qui est d'une certaine façon corollaire de <cette première>. La culture forme son antipode, son reflet de miroir ; la langue russe se profile dans la conscience linguistique comme quelque chose d'opposé à l'ancien slavon. Pour détruire la diglossie, il reste à introduire cette langue dans la sphère de la culture » [59].

140 L'orientation pro-européenne et sécularisante des réformes pétroviennes détermina le sens de l'évolution culturelle qui, en matière de langue, se concrétisa premièrement dans la figuration des caractères et dans le nom même de l'alphabet *civil* d'emblée lié dans la conscience publique aux textes russes. La nouvelle langue littéraire russe destinée à servir les besoins de la mondanité devenait dans ce contexte un instrument d'exclusion achevant la marginalisation de l'ancien slavon et affirmant le triomphe de l'étatisme séculier. De ce point de vue sa création apparut aux réformateurs comme un impératif politique et idéologique de premier ordre, et ceci indépendamment des besoins et des tendances de son évolution effective.

141 L'État moscovite était déjà *de facto* un empire depuis plus d'un siècle. Pour la culture impériale, d'autres cultures ethniques avec leurs situations linguistiques ne sont que des sous-systèmes.[17] En tant que représentants de la culture impériale, les dirigeants de la Russie tendent à construire sa langue en puisant au besoin des éléments dans les sous-systèmes de sa dépendance. En effet, la nouvelle langue russe littéraire et séculière de l'Empire de Russie naît comme synthèse de plusieurs phénomènes linguistiques, tels les éléments de l'ancien slavon, de la « mova » populaire ukrainienne et du langage parlé russe plus des emprunts de plusieurs langues européennes vivantes et mortes, le tout sous-tendu par la langue des administrations moscovites.

142 Le tsar n'hésite pas à imprimer au processus de création linguistique l'orientation qu'il estime bonne à suivre. Exprimée dans le message de service que son porte-parole Musin-Pushkin adresse à Polikarpov le 2 juin 1717, sa recommandation est formulée à l'occasion de la première version russe de la *Géographie* de Varenius :

> « Je t'envoie la géographie de ta traduction qui <...> est très mal traduite. Pour cela, corrige la bien <...> en simple langue russe... Travaille avec zèle, et on te dit de ne pas employer les hauts mots slavènes, mais de l'Administration diplomatique utilise les mots » [36, p. 292].

143 N'oublions pas que cette instruction vient du rédacteur et correcteur expérimenté que Pierre I[er] est devenu à force de réviser des dizaines de textes traduits.

144 En quoi la langue de l'Administration diplomatique se distingue-t-elle de celle des autres administrations moscovites ? Cette différence consiste essentiellement dans la spécificité de ses fonctions exprimée dans les occupations routinières de ses employés. Les fonctionnaires de cette administration avaient pour charge essentielle de pratiquer quotidiennement la traduction dans les deux sens, du russe vers l'une ou l'autre des principales langues européennes vivantes, et vice versa. Et ceci dans les conditions de l'activité diplomatique intense accrue sensiblement au début du XVIII[e] siècle grâce aux

guerres de coalition, à la prolifération des services diplomatiques et à l'extension de leurs zones d'action. La date de la lettre qui énonce la directive linguistique du tsar est très indicative à cet égard. En juin 1717 le monarque au zénith de son pouvoir se trouve en France, au milieu de la tournée européenne qu'il entreprend cette fois-ci à titre de chef d'État préoccupé par de difficiles manœuvres diplomatiques. Il la formule donc en diplomate s'étant, de surcroît, fait la main en rédaction des documents statutaires internationaux et connaissant la valeur fonctionnelle du texte ainsi que l'importance de l'expression adéquate et précise. Outre une longue pratique de rédaction des divers textes diplomatiques soumis à des normes spécifiques, tels les traités, les accords, les lettres de créance, l'Administration diplomatique accumule une expérience philologique assez unique dans son genre. A partir de 1600, elle a eu la charge de préparer à l'usage de la cour *Les informations courantes (Vesti-Kuranty),* journal manuscrit résumant les dernières nouvelles publiées dans la presse européenne. Dans l'espace d'un siècle elle a mis au point un langage bien particulier dont le degré d'élaboration lexicale et sémantique se compare à celui des autres langues européennes, en tout cas en matière d'affaires étrangères et de presse. Ce langage fonctionnel d'expression écrite s'avère particulièrement adaptable aux besoins de la traduction professionnelle. Les impératifs du transfert technique et la nécessité prioritaire de traduire en russe les ouvrages européens consacrés aux divers arts de l'ingénieur contribuent à l'étendre plutôt que n'importe quelle autre langue sur d'autres aires d'activité et catalysent ainsi son rôle structurant dans l'élaboration de la nouvelle langue littéraire.

Les emprunts à l'étranger

145 Entre 1690 et 1725, la langue russe incorpora au moins 8500 vocables étrangers, et ceci sans tenir compte de nombre de lexiques techniques spécialisés. Avec les dérivés de ceux-ci et environ 1000 emprunts du XVII^{e} siècle activés à l'époque pétrovienne, on arrive au nombre global d'environ 11000 emprunts [8]. Il existait évidemment des domaines, en matière d'agriculture et de certains arts techniques et militaires, dans lesquels la langue russe avait déjà accumulé son lexique propre. Dans ces cas là les vocables empruntés généraient des doublons souvent chargés de nuances sémantiques. En revanche, les emprunts furent le plus souvent maintenus dans des vocabulaires spécialisés (science, arts, militaire), étant donné que dans leur langue d'origine ils avaient déjà été intégrés dans un système de notions rigoureusement organisées. Ainsi, la série de termes militaires tels que *l'infanterie - la cavalerie - l'artillerie* fut incorporée dans le vocabulaire militaire dans son intégrité malgré l'existence de mots russes désignant globalement les mêmes notions *(pehota - konnica –snarjad)*[18]mais les emprunts, à la différence des mots originaux qui n'étaient pas du même ordre, se rapportaient tous à l'art de formation des troupes.

146 La plupart des langues européennes vivantes et mortes ont alimenté le vocabulaire russe. Du point de vue de la thématique, les groupes d'emprunts correspondent aux pays qui ont servi de référence pour réorganiser tel ou tel domaine. Ainsi, le latin fut la source des lexiques relatifs aux sciences naturelles, mathématiques, politiques et juridiques. L'allemand fournit des termes administratifs et militaires. Le français alimenta le vocabulaire des fortificateurs, des artilleurs, des hydrauliciens et des diplomates. L'italien intervint dans l'architecture et l'art de la navigation. Le néerlandais et l'anglais constituèrent le corpus du vocabulaire maritime. Le suédois et le danois inspirèrent les lexiques réglementaires. Le polonais joua le plus souvent le

rôle de langue médiatrice puisque nombre de mots étrangers arrivèrent dans la Moscovie sous forme polonisée.

147 Les mots empruntés entrés en contact avec un nouveau système linguistique en évolution se voyaient entraînés dans l'engrenage de mutations grammaticales, phonétiques, sémantiques et lexicales de la langue réceptrice, qui assuraient leur assimilation. Au cours de cette pénétration une nouvelle situation s'instaura, très différente de celle du XVII[e] siècle. Le corpus des vocables assimilés, des terminologies authentiquement russes et des résidus du vocabulaire de l'ancien slavon croisé avec le langage écrit de l'Administration diplomatique, a donné naissance à la langue littéraire russe qu'on utilise encore aujourd'hui.

148 Bien sûr, cette langue ne prendra sa forme définitive qu'au bout de plusieurs décennies. Elle sera affinée, perfectionnée, enrichie et fertilisée par quelques générations de philologues et d'hommes de lettres remarquables, et ce processus débutera dès les années 1730, grâce aux efforts des écrivains-traducteurs de la jeune population académique. Mais comme a dit Kutina dans son ouvrage sur la naissance de la langue scientifique russe,

> « en trente ans on parcourut le chemin des premiers essais de traduire le texte scientifique, encore littéraux, obscurs et peu intelligibles, jusqu'aux brillantes traductions des années 1730 » [32].

149 L'interaction entre les lexiques d'origines si diverses conféra à la langue russe son étonnante richesse lexicologique due en grande partie à l'existence de longues séries de synonymes permettant une grande souplesse d'expression et les nuances de style les plus raffinées. La redistribution stylistique qui s'opéra avec le temps contribua à éliminer les doublons inutiles, à répartir les synonymes entre les divers domaines fonctionnels de la langue et à créer ainsi des vocabulaires spécifiques propres à la science, aux arts ou au langage parlé.

150 Construire une entité linguistique nouvelle suffisamment ordonnée à partir du chaos linguistique qui régnait durant cette époque fut un travail titanesque rendu possible grâce à la volonté et à l'obstination fanatique du tsar qui a élevé la création de la nouvelle langue nationale au rang de politique d'État. Cette nouvelle entité qui se cristallise de façon imminente durant le premier XVIII[e] siècle représente ce que nous appelons aujourd'hui la langue littéraire séculière russe. Paradoxalement, elle est née en grande partie de l'effort visant à créer le langage adapté à la traduction du savoir occidental approprié, technico-scientifique en premier lieu.

NOTES

1. Cyril et Méthode sont les fondateurs reconnus de l'alphabet cyrillique.

2. II s'agit de l'ouvrage intitulé *II regno de gli Slavi hoggi corrotamente detti Schiavoni historia di don de Mauro Orbini Rauseo.*

3. On y trouve répertoriés le traité latin de Seengverdius Wolferd *Philosophia naturalis* et sa version russe manuscrite réalisée à la demande, par V. Gogolev, hiérodiacre savant du monastère d'Aleksandr Nevskij.

4. [45-1, p. 228]. Outre Shilling, traducteur du bureau diplomatique, la liste comprend encore quatre noms suédois : Jacob Reingold, Tomas Witt, Johann Wulf, Perteus.

5. Ajoutons à cette liste encore une charge importante de Volkov : à partir de 1719 il assura, à la place d'Avramov, 6a rédaction et l'édition des *Vedomosti,* premier bulletin périodique de l'époque [5].

6. Un tel effort intellectuel, loin d'être anodin, fut même à l'origine des légendes historiques. L'une d'elles, concernant notre Volkov, fut promue par le diplomate allemand Weber à l'occasion de la traduction du *Jardinage de Quintiny.* « *Quoique Volkov fût un homme très doué <...> ce travail fut au delà de ses forces : à chaque pas il se heurtait dans cet ouvrage aux expression techniques françaises parfaitement inconnues en russe. Le traducteur fut saisi du désespoir et, sétant ouvert l'artère, mit ainsi fin à ses jours* » [45-I, p. 226]. Contrairement à ce récit déchirant, Volkov resta en vie même si, selon d'autres sources, le mécontentement du tsar provoqua chez lui une crise de mélancolie dont il ne sut jamais se remettre. Comme dit le proverbe, on ne fait pas l'omelette sans casser les oeufs.

7. Piétisme, du latin « pietas » (piété), courant du protestantisme qui se distingue par une exaltation religieuse extrême et par un ascétisme rigoureux militant ; avait pour centre géographique et intellectuel la ville de Halle, et pour idéologue - Auguste Hermann Franke.

8. Les fragments des documents originaux ici et plus loin sont cités d'après [22].

9. Ladite dynastie prend ses origines dans le mariage de la fille du roi Robert I avec le baron écossais Stuart. C'est leur fils qui hérita du trône écossais sous le nom de Robert II Stuart [51].

10. Pour cette citation et les suivantes, voir : [45-1, p. 231-232].

11. D'après le contexte, il s'agirait des terres slaves au bord de l'Adriatique proches de Venise, en particulier l'actuelle Slovénie. Pour le texte de l'instruction, voir [46, p. 199-201, 656, n° 192].

12. Selon un répertoire virtuel tenté par Mylnikov, l'équipe de Prague aurait travaillé sur la traduction des ouvrages suivants : quatre dictionnaires encyclopédiques dont trois allemands et un anglais et deux ouvrages de Jan A. Komensky. Notons qu'aucun traité de jurisprudence n'y est mentionné. A propos de l'identité des encyclopédies, il existe quelques hypothèses plausibles. Il s'agirait, en premier, de *l'Allgemeines historisches Lexicon* de Johann Franz Buddeus en 4 volumes publié à Leipzig en 1709 (traducteur Krolik) et en second, du *Staats und Zeitung Lexicon* de Johann Hubner (traducteurs Voejkov, puis Suvorov). La troisième encyclopédie allemande serait l'ouvrage de Hubner, son *Curieuses und reale Natur-Kunst-Berg-Gewerk und Handlung Lexicon.* (traducteur Suvorov). L'ouvrage anglais -que le tsar appelle "kniga leksikon telnikov (artium et scientiarium)" et qui n'aurait pas été traduit- serait le *Lexicon tecknicum or an Universal Dictionary of Arts and Sciences* de D. Harris (London, 1704). Veselovskij, venu en mars 1718 à Prague pour inspecter le travail de Voejkov et Krolik, confirme au tsar avoir vu les traductions desdits lexicons qui, selon lui, demandaient peu de travail de correction [45-1, p. 232, 234]. En réalité, Krolik semble avoir traduit à Prague deux volumes de Buddeus puisqu'il poursuivit ce travail à Moscou. Quant aux oeuvres de Komensky, Mylnikov après Jirasek cite comme titres *Le monde visible en images* et *La porte ouverte aux langues.* Aucun document ne confirme à ce jour que ces traductions aient été accomplies.

13. Thomas a Kempis (circa 1380-1471), écrivain chrétien néerlandais. Son traité très réputé sur la vie de Christ connut 2000 éditions et fut traduit dans toutes les langues européennes.

14. Les deux fragments sont cités d'après [45-1, p. 293 et 206 respectivement].

15. Ivan Musin-Pushkin à Fedor Polikarpov, la lettre du 2 juin 1717 [36].

16. La maîtrise de l'écriture dans l'ancien slavon était réservée aux religieux habilités qui pouvaient l'apprendre dans les scriptoria spécialisés. Vers la fin du règne, Pierre I^{er} se servit de cette limitation pour achever la marginalisation de l'ancien slavon : il interdit aux moines d'avoir les instruments d'écriture et l'encre dans leur cellules.

17. Ce concept est élaboré par D. Gouzevitch dans sa monographie *Centaure ou la binarité de la culture russe* [23].

18. *pehota* = infanterie, *konnica* = cavalerie, *snarjad* = obus de canon ; le mot désignant l'artillerie comme une arme à part était donc absent de la langue russe.